



LE NATURISME (71)

Numéro hors série
bimestriel

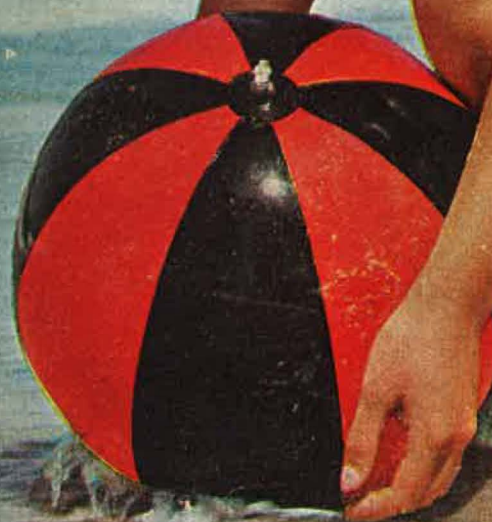
Editions
PRO NATURA

double : 5,50 F

Les Délices du Naturisme

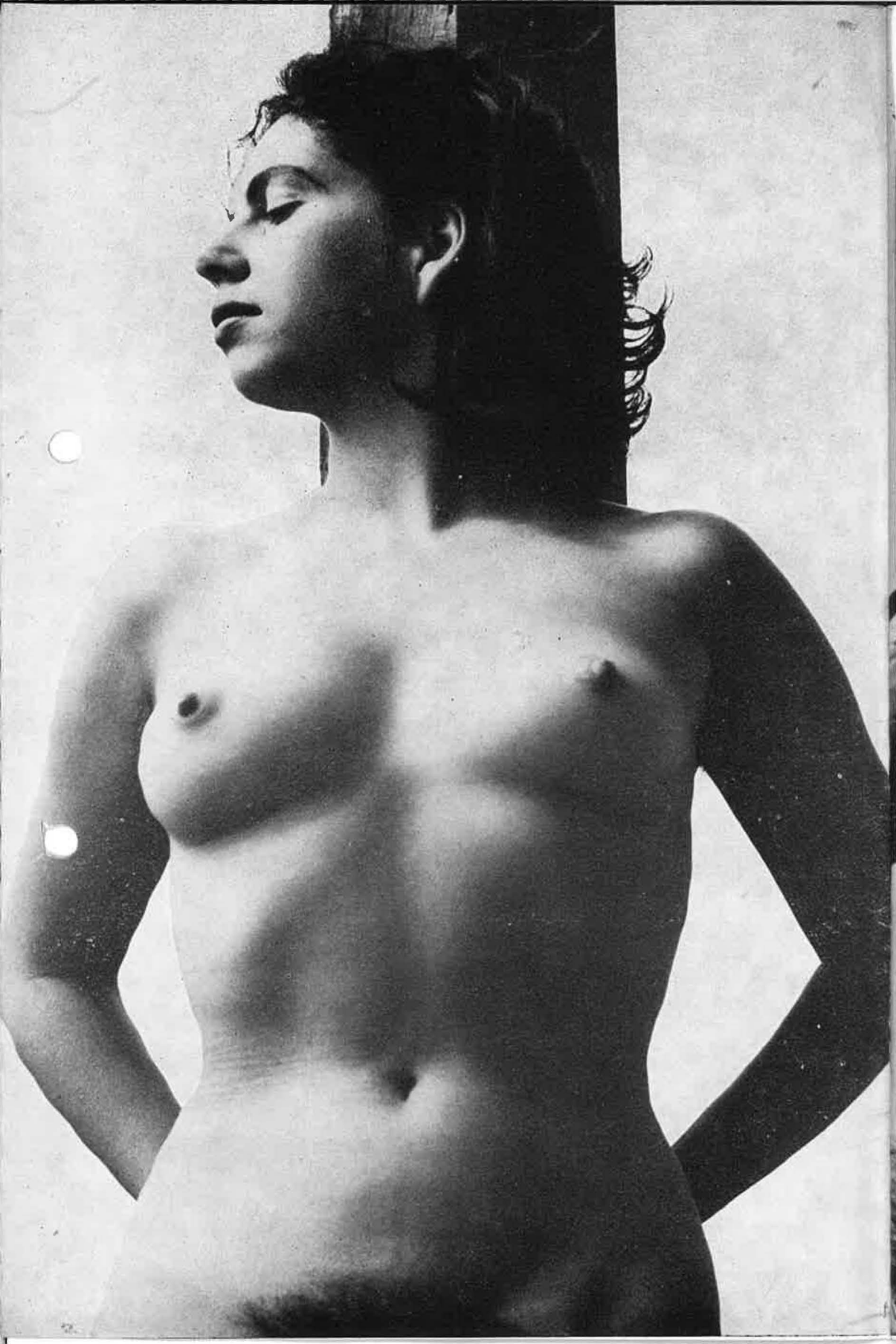
à l'intérieur
de ce numéro :
immense
photo-couleur
à détacher

Numéro hors série
double



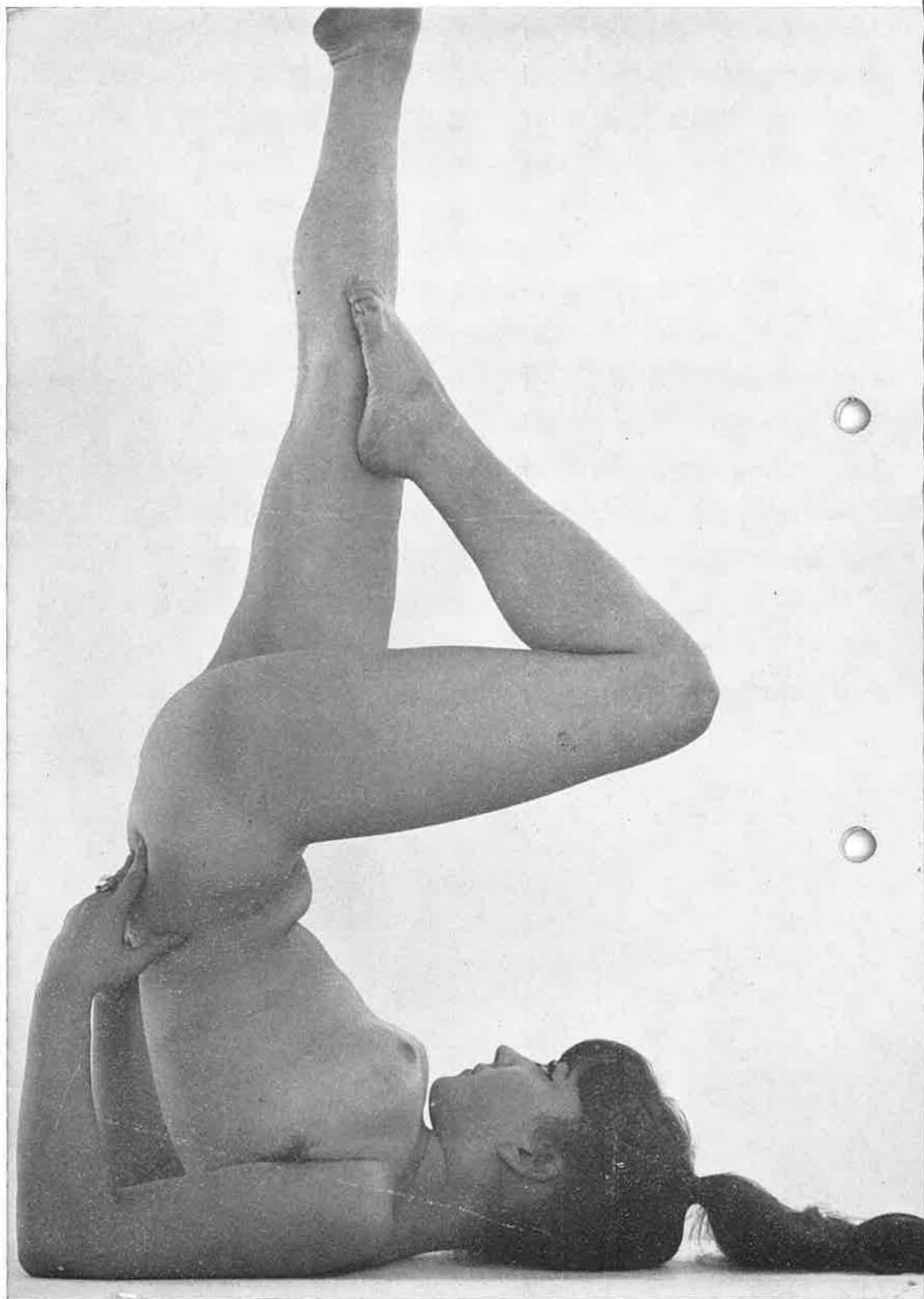






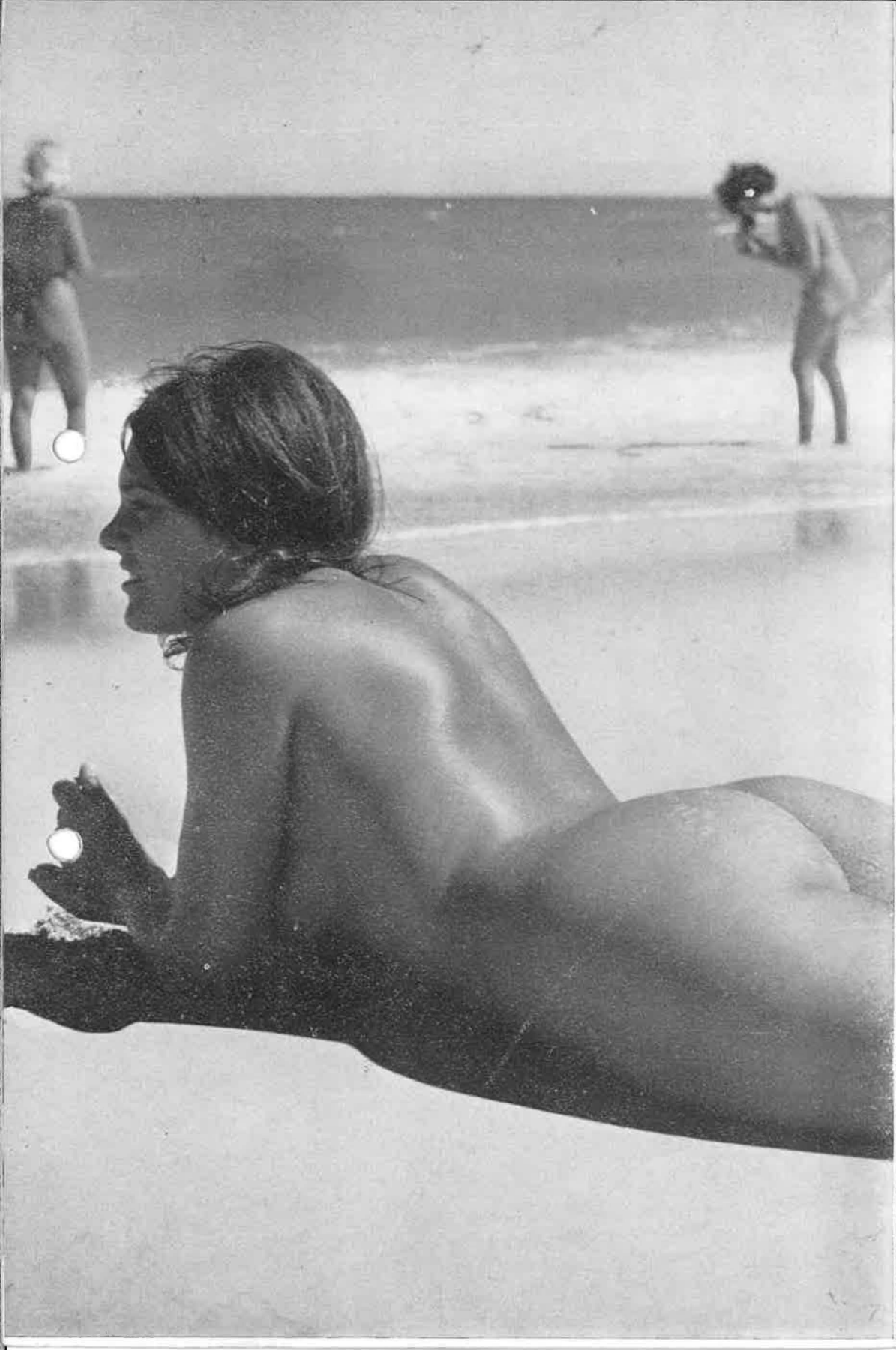












Les délices naturistes



C'EST en un temps d'espérance, entre les deux guerres, que j'ai découvert les délices du nudisme. La jeunesse de l'Europe commençait à cette époque à oublier la première guerre et ne préparait pas encore la seconde. Elle cherchait ardemment une vie nouvelle à travers mille expériences. Elle lança le culte du nu. Depuis lors, les croyants de cette nouvelle et charmante église se sont multipliés dans le monde entier.

J'étais alors étudiant au Quartier Latin, seul et assez pauvre. J'y menais une vie studieuse et peu folâtre.

Mais qui n'a pas son petit violon d'Ingres dont il se croit virtuose ? Le mien était l'étude des langues étrangères. C'était une évasion pour l'étudiant en mathématiques que j'étais.

Dès ma première année à Paris, je résolus, projet que je n'avais jamais pu réaliser tant que j'étais écolier en province dans ma famille, d'aller un peu à l'étranger. Je me rendis donc pour les vacances de Pâques dans une petite ville d'eau (Hitler n'était pas encore au pouvoir) et dès mon premier contact, j'y découvris dans une librairie quelques revues bizarres dont je n'avais jamais vu l'équivalent en

Pathos fumeux et romantisme échevelé.

France. C'étaient des revues de jeunes qui exaltaient, en un pathos fumeux, le plein air, le végétarisme et la camaraderie.

Revenu à Paris, je m'y abonnai. C'était bourré de vie, avec un courrier des lecteurs considérable et des petites annonces en quantité. Il y régnait un ton de romantisme échevelé bien propre à enthousiasmer les adolescents.

J'abandonnai mon violon d'Ingres philologique et en découvris un autre : je me mis à passer mes nuits en correspondance avec une nuée d'**Oiseaux Migrateurs**. C'est ainsi qu'on appelait l'ensemble confus des mouvements de jeunesse allemands avant Hitler. Certes il y avait des sectes et des chapelles, des associations et des fédérations qui s'entre-dévorait comme il se doit, mais, vus de loin, ces détails de structure m'échappaient. Les **Oiseaux Migrateurs** m'apparaisaient comme l'envol lyrique vers la vie de toute une jeunesse.

Une correspondance s'établit donc entre moi et des amis et amies inconnus d'Outre-Rhin.

Tous et toutes me tutoyaient et écrivaient inlassablement des lettres exaltées sur les joies de la nature, sur le folklore médiéval, sur la communion des êtres autour d'un feu de la Saint-Jean. Dès tous les coins d'Allemagne, dans le Nord surtout, on me lançait des invitations pour l'été : « Tel jour du mois de juillet, rendez-vous dans tel village, devant l'école communale. Tel jour du mois d'août, sur telle lande, au croisement de tels chemins, il y aura quelques tentes. Tu chanteras tel air en arrivant ».

Toute cette correspondance était écrite sur du papier à lettres dont les en-têtes étaient illustrées de motifs que je pris tout d'abord pour des emblèmes de clubs : **des cigognes dans un cercle, des silhouettes nues tendant les bras vers le ciel, des rondes d'angelots, des vols d'oiseaux** en ombres chinoises.

Mais plus tard je sus que ces enjolivements ne signifiaient rien. On trouvait dans tous les bazars allemands de camping ces blocs de correspondance dont cette jeunesse raffolait, comme les petites filles raffolent du papier à fleurettes.

ENFIN les grandes vacances arrivèrent et je partis pour Berlin. « N'emporte rien, m'avaient recommandé mes amis encore anonymes. Tu trouveras tout sur place ».

Je débarquai donc dans mon costume râpé, avec une brosse à dents pour tout bagage.



Lanck

Sur le quai de la gare, une fille m'attend. Elle a une vingtaine d'années, comme moi, et s'appelle Anna. Elle est grande et pauvrement vêtue ; elle a des cheveux désordonnés, une peau peu soignée, des yeux rougis par la fatigue. Je connais déjà sa vie par ses lettres : étudiante à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales le matin, gratte-papier dans un bureau du Ministère des Finances l'après-midi .

Nous changeons de quai et prenons le chemin de fer de ceinture à la même gare. Dans le wagon cahotant, elle parle d'abondance en son berlinois zézazant. Elle est intarissable et se perd dans les détails d'une obscure polémique entre groupuscules, dans l'exégèse de nuances éthiques, comme si elle s'adressait au plus subtil militant de la nouvelle morale.

★

La Grande Randonnée.

J'écoute sagement, opine du bonnet et m'efforce de donner l'impression d'être parfaitement au courant de ce qui n'est pour moi que de l'hébreu. Je jette des regards furtifs sur la ville, en étouffant toutes les questions bêtement touristiques qui m'assaillent.

Nous descendons enfin dans un quartier éloigné.

Le décor est différent de celui des chambres des hôtels bon marché de Paris. Il s'agit en général d'une grande chambre surchargée de tentures poussiéreuses, de sofas et de fauteuils crevés, de commodes sans style qui restent bourrées de vieux chiffons à la disposition de la logeuse. Aux murs, tous les sous-verre du siècle dernier : portraits de première communion ou portraits de mariages au cadre desquels un brin de fleur d'oranger tombant en poussière est accroché. Sur la cheminée mille bibelots affreux auxquels il est interdit de toucher. Et partout une débauche de dictons rimés en tapisseries qui s'effiloquent, tels que : «**Heure matinale a une bouche d'or** ».

Découverte féérique.

Anna sort d'un placard du saucisson de foie, de la margarine et de la confiture de betteraves, ainsi qu'un pain, un de ces pains allemands à la croûte lisse et molle comme du caoutchouc, à la mie grise, acide et aussi spongieuse que du mou de veau. On en achète un tous les deux ou trois jours et on le mange par lichettes tartinées.

Sur une lampe à alcool, elle fait un cacao à l'eau et nous nous restaurons.

Ce repas pris vers dix heures du matin composé de saucisson de foie et de cacao, dont on ne sait si c'est un petit déjeuner ou un déjeuner, m'enthousiasme. Je l'engloutis sans piper mot, comme si j'avais été nourri ainsi depuis le berceau, mais en mon fort intérieur, j'ai l'impression de subir une sorte de baptême rituel, par l'estomac. « Ça y est. Je fais partie de ce nouveau monde. Et on ne s'est pas aperçu que je n'y suis qu'un métèque ! »

★

Chez le Saint des Saints.

Après le déjeuner, nous reprenons le métro et arrivons dans une boutique que j'avais vu nommée maintes fois dans les revues d'Oiseaux Migrateurs, comme le saint des saints. C'est une sorte de librairie, mais en même temps un bazar et un foyer. On y débite la bonne parole aussi bien que les godasses. C'est le lieu de rencontre du tout Berlin jeune, pur et évolué, des Réformateurs de l'Enseignement, de la Nourriture, de la Sexualité.

Nous faisons mille connaissances. On se tutoie sans retenue. Anna, trouvant mon complet veston trop petit-bourgeois, m'a affublé au départ d'uné cape de loden d'une fraîcheur incertaine qui me noie dans l'ambiance. J'achète le strict minimum, une écuelle d'aluminium, des sandales, un short en simili cuir, un recueil de chansons du Moyen-Age, très **Visiteurs du Soir** avant la lettre. Puis tout le reste de la journée, nous nous traînons à travers Berlin, à pied,

pour mendigoter chez un copain ou une copine le complément : le bout individuel-de-toile-dentente, une marinière défraîchie en grosse toile, avec une coquette cordelette en soie rose tendre, une boîte à savon, des cartes géographiques, un guide des auberges de jeunesse, des communautés agricoles et des « points de rencontre éthiques ».

Nous repassons chez Anna. Nous nous changeons et faisons nos bardas, enroulés chacun dans le fameux bout-individuel-de-toile-dentente, sans oublier les provisions destinées à nourrir le « support de nos âmes » : des paquets de flocons d'avoine, du sucre en poudre et du cacao.



Le Grand Départ.

A la nuit tombante, nous nous trouvons installés dans un wagon omnibus poussif et quasi vide qui s'enfonce dans la campagne.

On chante avec application le lied nostalgique :

« La nuit tombe sur la lande, — Rentrons à la maison, — Nous avons coupé le blé, — Avec nos longues épées ». Et puis quantité d'autres que je déchiffre courageusement à deux voix, Anna chante faux mais les dissonances redoublent ma nostalgie.

J'ai la gorge serrée de joie, mêlée du désespoir de ne pas avoir connu le bonheur plus tôt (on se sent parfois si vieux à vingt ans) et une énorme envie de pleurer. A une halte, Anna s'en va quérir de l'eau et on fait le dîner du soir si joliment dénommé « Pain Vespéral ». Dans une gamelle on touille des flocons d'avoine avec de l'eau froide, un peu de sucre en poudre et de cacao, et on se bourre fraternellement de ce béton. J'apprendrai par la suite que cette solide pâtée est la base de l'alimentation des « Oiseaux Migrateurs ».

Après quoi nous nous endormons, bercés par les halètements de la locomotive lointaine.



On marche, on marche, loin du monde...

Le lendemain, dans le Nord de l'Allemagne, nous commençons notre périple. On marche, on marche, dans des chemins odorants, loin de toute civilisation, Anna toujours chantant faux. De temps en temps, nous croisons des Isolés ou des petits groupes équipés comme nous, vagabonds et végétariens, et généralement armés d'une guitare. On se dit : « Salut ! », on échange quelques nouvelles de cet immense réseau dont les ramifications me paraissent infinies : « D'où es-tu ? — De Brunswick. — Comment va Untel ? — Il travaille comme ébéniste dans telle commune. Et Henri Schwartz ? Tu le connais, il est de Berlin ? — Oui, il a mal tourné. Il est devenu petit-bourgeois ».

Là-dessus, un petit air de ritournelle :

**« Rantanplan font les tambours,
Ce sont les lansquenets qui passent,
Nous allons dans les Flandres,
Nous en reviendrons tous morts ».**

Puis « Salut ! » — « Salut ! » et chacun reprend son chemin.

A la prochaine rencontre, Anna peut apprendre aux filles et aux gars de Francfort que Untel s'est embauché comme ébéniste dans telle Commune.



Les « Communes » ?

Ces Communes m'intriguent, mais je ne vais certes pas poser des questions idiotes. Trop heureux qu'Anna parle comme un torrent sans songer à me demander des nouvelles des Oiseaux Migrateurs français !

Vers dix heures, puis vers six heures, nous faisons de sérieuses haltes pour le déjeuner et le dîner : un peu d'eau, des flocons d'avoine crus, comme la veille et comme demain.

A la tombée du jour, nous arrivons dans un village propre. Les fermes ont l'air de villas. On devine un bien-être méticuleux et des encyclopédies pour autodidactes dans les salles de séjour.

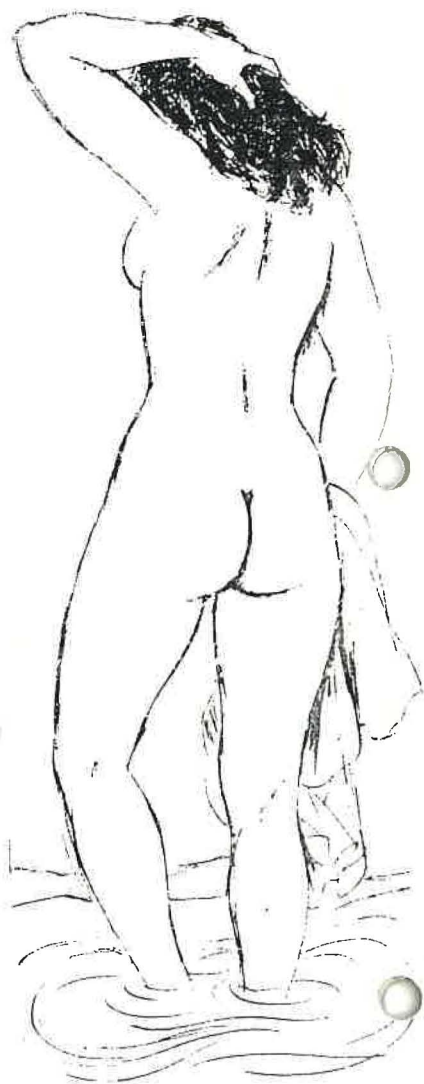


La Joie, la Liberté, l'Auberge de Jeunesse.

Nous n'éveillons aucune curiosité. Nous nous dirigeons vers l'école communale. Nous trouvons une des classes, débarrassée de ses bancs, arrangée en salle commune. De nombreux groupes bavardent tranquillement à voix basse. De temps en temps, quelqu'un gratouille une guitare et, mezzo-voce, un chœur à plusieurs voix chante une complainte aux multiples couplets.

Les thèmes de ces mélodies, toujours tristes, sont de deux sortes. Ou bien il s'agit d'un jeune lansquenet qui traverse une ville en pleurant d'aller si jeune mourir dans les Flandres, cependant que les jeunes filles penchées aux fenêtres l'arrosent de leurs larmes au passage. Ou bien c'est une complainte sur le muguet qui ne survivra pas au joli mois de mai, le mois de l'éphémère renouveau.

Enfin neuf heures du soir sonnent. Avec une discipline qui me stupéfait, tout le monde se rend dans la seconde salle de classe, également débarrassée de bancs, où une épaisse lièzière de paille s'étale par terre des deux côtés d'une allée centrale. Chacun déroule son bout-individuel-de-toile-de-tente, enlève ses souliers où il fourre ses petits ustensiles, y compris les provisions standard, s'enroule dans la toile et, lorsque bien sagement, filles et garçons sont rangés côte à côte comme des saucissons, on éteint la lumière.



— Bonsoir, Anna, dis-je.

— Bonsoir, André, répond-elle.

On entend les respirations régulières. Un léger ronflement s'élève ici ou là. Personne ne chuchote. Un grand sommeil s'est emparé de tous ces jeunes corps recrus de saine fatigue. Je songe un moment à l'étrangeté de ce monde, la veille encore Inconnu de moi, et m'endors bientôt.

Des nus et des nues

AU chant du coq, on se réveille un peu engourdi. Tous ensemble, nous allons faire toilette à la pompe de la cour. Et pour la première fois de ma vie, ma pudeur de petit-bourgeois est mise à l'épreuve. Les garçons, avec un grand naturel, se mettent complètement nus. Les filles se déshabillent aussi. Elles vont et viennent quelques instants vêtues de leur seule chemise. Elles ont toute la même, une sorte de chemise-jupon de grosse toile qui ne tombe guère plus bas que les hanches. Puis, par groupes, elles se dévêtent à leur tour, entièrement. Les filles d'un côté, les garçons de l'autre, nus les uns et les autres, se savonnent ou se frictionnent mutuellement, sans se regarder, retenus par une sorte de bienséance qui évite toute provocation zoologique. **(C'est cette même décence naturelle dans la nudité que l'on retrouve actuellement dans le comportement des membres d'un club de nudistes, chez nous. Nous y reviendrons).**

La cour était ouverte sur la rue du village mais les villageois conduisant leurs bêtes aux champs, ne faisaient même pas attention à nous.

Puis, un jeune Instituteur et sa femme nous font une surprise. Ils nous offrent le petit déjeuner. Cela n'arrive que de temps en temps, me dit-on, et j'ai la chance de tomber justement ce jour-là. Une marmite arrive, avec une louche. Oh joie ! des flocons d'avoine. Sans sucre ni cacao cette fois Mais cuits. A l'eau, bien entendu.

Un élan de gratitude se peint sur tous les visages et le plus âgé improvise un petit speech de remerciement en tutoyant, bien entendu, les amphitryons.

Là-dessus, on s'en va ranger la paille du dortoir. Les uns restent, les autres partent dans différentes directions. « Salut », « Salut ».

Je me retrouve sur les sentiers avec Anna et un tiers, un gars aux longs cheveux blonds qui s'en va rejoindre une Communauté, à deux jours de marche de là.

Nous faisons des lieues dans une lande couverte de bruyère, puis vient la nuit. Flocons d'avoine, chants et tentes.

Le « bout-individuel -de-toile-de-tente ».

Je comprends alors le mystère du **bout-individuel-de-toile-de-tente**. Il n'est pas encore introduit en France à l'heure actuelle. Chacun a cet unique bout, d'un modèle absolument standard pour toute l'Allemagne, auquel tiennent par des ficelles deux petits éléments de mât. La forme en est conçue de telle manière qu'un campeur isolé peut avec son bout de toile de tente et ses morceaux de mât construire une niche à chien pour lui tout seul.

Lorsque deux campeurs se rencontrent, on joint les bouts, on emmanche les mâts et cela donne une tente pour deux. Vient un troisième, on a une tente pour trois, etc...

Nous voilà entassés sous la tente, tandis que les grillons alentour semblent chanter leur petite chanson de tous les points de l'es-



pace. Ici et là jaillit la note crisalline et tremblante des crapauds.

Anna et le grand gars parlent interminablement des « Communes » et d'un certain garçon qui semble l'être fabuleux du moment, violemment attaqué ou violemment défendu. Si j'en comprends bien les exploits, il met en pratique une sorte de morale de l'amour qui sous

des dehors romanesques est celle du mâle qui n'aime pas les ennuis. Il va de « Commune » en « Commune » (je bous d'en voir une le lendemain !), parlant haut, gagnant sa vie en route et laissant dans chaque Communauté des compagnes enthousiastes d'avoir quelques mois plus tard un enfant d'un tel père. Toutes ces épouses qui forment un véritable réseau, s'entendent, paraît-il, fort bien, correspondent, se rendent visite et défendent leur grand homme. Il y a

dans cette mystique quelque chose du joueur de flûte de Nuremberg, qui entraînait les foules à la noyade, du « Compagnon » du Tour d'Allemagne et du Pacha ou du Cheik au harem éparpillé.

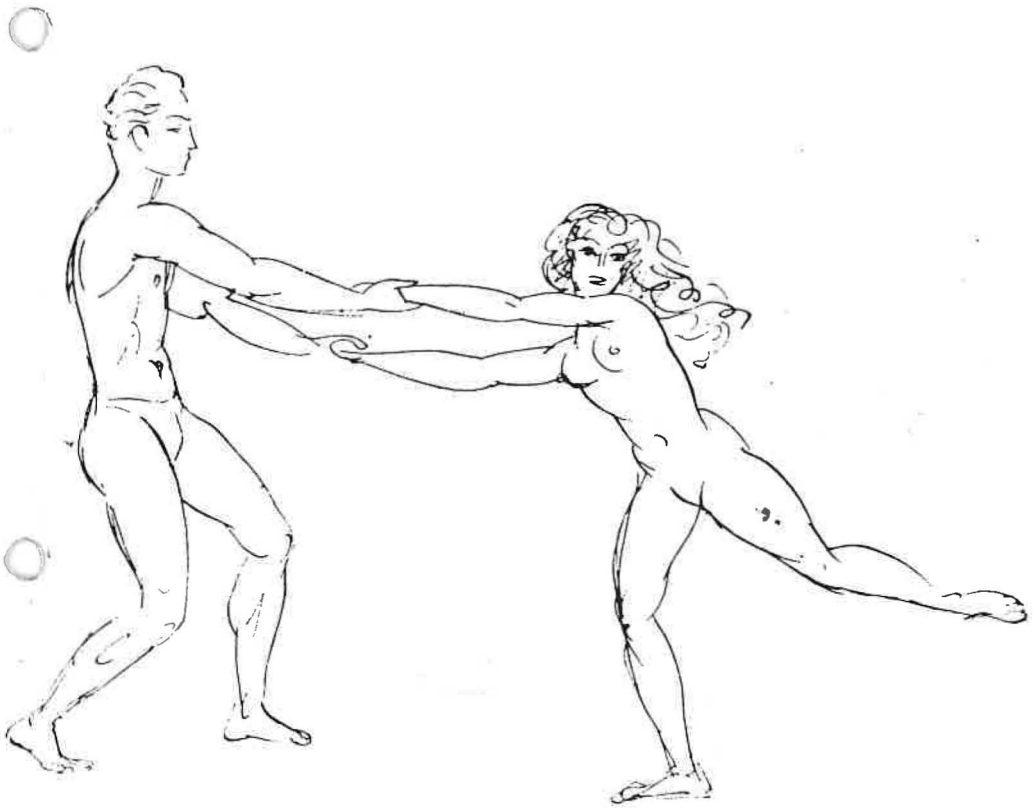
Je suis tout ouïe, mais il faut dire qu'Anna et le grand gars blond jugent assez sévèrement ce demi-dieu qui fait, disent-ils, grand tort aux mouvements de jeunesse.

Enfin, nous nous endormons, mes com-

gagnons apparemment épuisés par leur dialectique, et moi, me sentant de plus en plus comme Alice au Pays des Merveilles.

Le lendemain, on fait encore des kilomètres en chantant et mangeant des flocons d'avoine au cacao (je commence à être sérieusement constipé mais n'en chante pas moins « **Jo! Mai** » sur le mode grégorien).

C'est alors qu'en plein mitan de la lande, contre un petit bois, nous tombons sur la « commune ».



Une "Commune" nudiste...

LE bâtiment principal était une construction en torchis blanchi à la chaux, à ras de terre, sans étage et de style cubiste. Des tas d'accessoires inutiles, un mât flanqué d'un plan incliné, un escalier en colimaçon qui s'élançait vers le ciel et s'arrêtait en l'air, hérissaient le toit plat.

On cherchait longtemps l'entrée. En tournant autour de la bâtisse, on heurtait une colonne qui ne supportait rien, une stèle en forme de pyramide à pointe en bas. On croyait trouver une fenêtre avec un store et une margelle, c'était enfin une porte.

Dans le vestibule, un immense panneau nous accueille où s'étale une profession de foi gravée en caractères simili-cunéiformes.

Bouche bée, nous épelons :

« C'est l'idée qui mène le monde — l'homme est le manteau de l'idée auquel Dieu a donné la joie — il faut haïr la vie car elle engendre la mort. — le cosmos de l'idée ne connaît ni vie ni mort — ».

L'apparition brusque d'un vieux monsieur interrompt cette lecture édifiante. Nous devinons le chef. Il est habillé d'un pantalon râpé dont les jambes ont été coupées, probablement avec un couteau de cuisine. Ce pantalon ou ce short est maintenu à la taille par une ficelle au bout de laquelle pend une croix égyptienne.

Le reste du corps est nu, fripé comme les corps des vieillards, décharné et blafard. Des varices imposantes sillonnent de lignes bleues cette chaire terne et poussiéreuse.

Il est chaussé de sandales compliquées, a le cheveu long et rare et la barbe hirsute. Son œil broussailleux nous toise sans aménité.

Le grand blond dit qu'il lui a écrit, qu'il est chômeur depuis un an, ferronnier de son métier, recommandé par Untel et qu'il vient pour s'incorporer à la « commune » comme convenu.

Dans ce discours, il tutoie naturellement le vieux et l'appelle « Gustave », tout court mais avec respect.

Ensuite, il nous présente et dit que nous ne sommes que des oiseaux migrateurs de passage, en route pour l'île de Sylt. Nous ne désirons rester que deux ou trois jours dans la « commune ».

Là dessus, le vieux nous demande, à Anna et à moi, si nous avons des sous. Rassuré, il nous dit que trois jours feront tant (du reste fort peu) empoche l'argent et s'en va après avoir dit « Salut ! ».

Nous sortons et, les bras ballants, errons dans la Commune.

Le terrain est principalement planté d'une forêt de pins, avec de grandes clairières sablonneuses. Plus loin on débouche sur une petite vallée humide, d'un aspect tout autre, couverte de pommiers et de pêchers sauvages, de buissons et de baies et de petits carrés de culture. Une falaise surplombe la vallée.

Sur la partie sablonneuse, on voit de-ci de-là des baraquements. Nous sommes sans doute sur l'emplacement d'un ancien camp de prisonniers, peut-être pour officiers, dont la République allemande a concédé une partie gratuitement ou presque, à cette communauté.

Je m'attendais à une sorte de village d'exposition grouillant de vie, avec fanion et banderoles, tracteurs et chœurs parlés.

Mais le silence et la désolation semblent régner.



Nous nous approchons d'une baraque, avisons un gars qui cisèle des broches dans une des pièces. Nous disons « Salut ! » et nous nous asseyons tous trois par terre, puisqu'il n'y a qu'un escabeau, occupé par l'habitant.

Notre grand blond dit :

« — Je suis un nouveau. Tu ne sais qui pourrait me dire où je vais loger, ce que je dois faire. Le Vieux ne m'a rien dit.

— Il ne dit jamais rien à personne. Il laisse chacun se débrouiller. Il observe. Tu deviendras comme lui. Sinon, tu partiras.

— D'accord, mais tout de même, où gîter, que faire ?

— Va au dortoir. Il y a sûrement des lits de camp vides. Si tu t'y plais et trouves des copains agréables, tu y resteras. Sinon, au bout d'un certain temps, si tu préfères le silence, tu chercheras une pièce vide dans une baraque. Il y en a souvent car beaucoup meurent.

— Meurent ?

— Oui, meurent pour nous et pour l'idée. Ils retournent dans le siècle.

— Je vois. C'est comme un couvent.

— Si tu veux. La Communauté de Gustave est la plus pure et la plus dure.

— Mais de quoi vivre ?

— Vivre ? Tu veux dire subsister ?

— Oui.

— A toi de répartir le minimum de temps entre les travaux collectifs et le métier qui peut rapporter un peu d'argent à la Communauté, car il nous faut acheter encore pas mal de choses aux esclaves.

— Aux esclaves ? dit Anna.

— Oui, à ceux qui sont encore dehors, dans la prison de la vie séculière.

Je bois ces paroles obscures comme du petit lait. Que c'est beau tout ça ! Au fond, si je lâchais la Sorbonne et revenais m'installer ici ?

— Moi, je suis ferronnier, dit le grand blond.

— Alors tu peux, par exemple, consacrer deux heures par jour à consolider les portes et fenêtres, à faire des travaux de bâtiment, puis, deux ou trois heures à faire en silence quelque chose qui puisse se vendre à l'extérieur. Il faut absolument que tu inventes toi-même une occupation. Fais des montures de ski, des meubles métalliques, ce que tu voudras. Le mieux serait des objets utiles aux paysans des environs ou bien aux Oiseaux Migrateurs. Dans ce dernier cas, tu peux en approvisionner les boutiques spéciales.

« Le reste du temps, trouve-toi toi-même. Nous t'aiderons dans les Services ».

Nous disons « Salut ! » et tous trois allons à la recherche du dortoir.

C'est une baraque avec deux rangées de lits de camp, bien propres. Chacun a disposé sa place avec un goût personnel. Les lits sont assez espacés. Quelques gars sont assis et lisent en silence. Dans un coin éloigné, une fille ravale ses habits.

Le chef de baraque accepte le grand blond mais nous envoie, moi et Anna, chez les Passants.

Nous, les « Passants ».

Là, il n'y a pas de lits, mais des bat-flanc. Nous nous installons, puis ressortons nous promener, sans retrouver le grand blond, qui a dû être happé par l'organisation de sa vocation.

Nous découvrons les cuisines, silencieuses et dont l'approche est rigoureusement interdite sans « motif de service », puis une pouponnière dont une moitié est un jardin d'enfants à la Montessori.

Nous nous sentons inutiles dans ce monde invisible et silencieux de méditations et de travaux individuels.

Il est cinq heures du soir.

Soudain, un gong frappé une seule fois, mais qui vibre longuement et étrangement, résonne.

Alors, les sentiers, les carrefours, les clairières s'animent. Des êtres glissent dans une direction. Nous emboîtons le pas.

Nous voici devant un groupe de baraques attenantes aux cuisines.

Nous suivons la foule qui entre petit à petit sans imprudence, dans un certain ordre établi.

Enfin, notre tour arrive. La pièce est très grande mais ne comporte que des bancs et des rangées de portemanteaux, c'est un vestiaire. Filles et garçons s'y déshabillent en silence, puis disparaissent, nus, au bout de la pièce. Nous en faisons autant et nous nous retrouvons dans une énorme salle surchauffée avec un gros poêle pierre, des marches en gradins et de grandes bassines d'eau chaude qu'on verse sur ses voisins ou sur les pierres rougies du poêle. Les gens sont allongés par groupes sur les marches et parlent à voix basse.

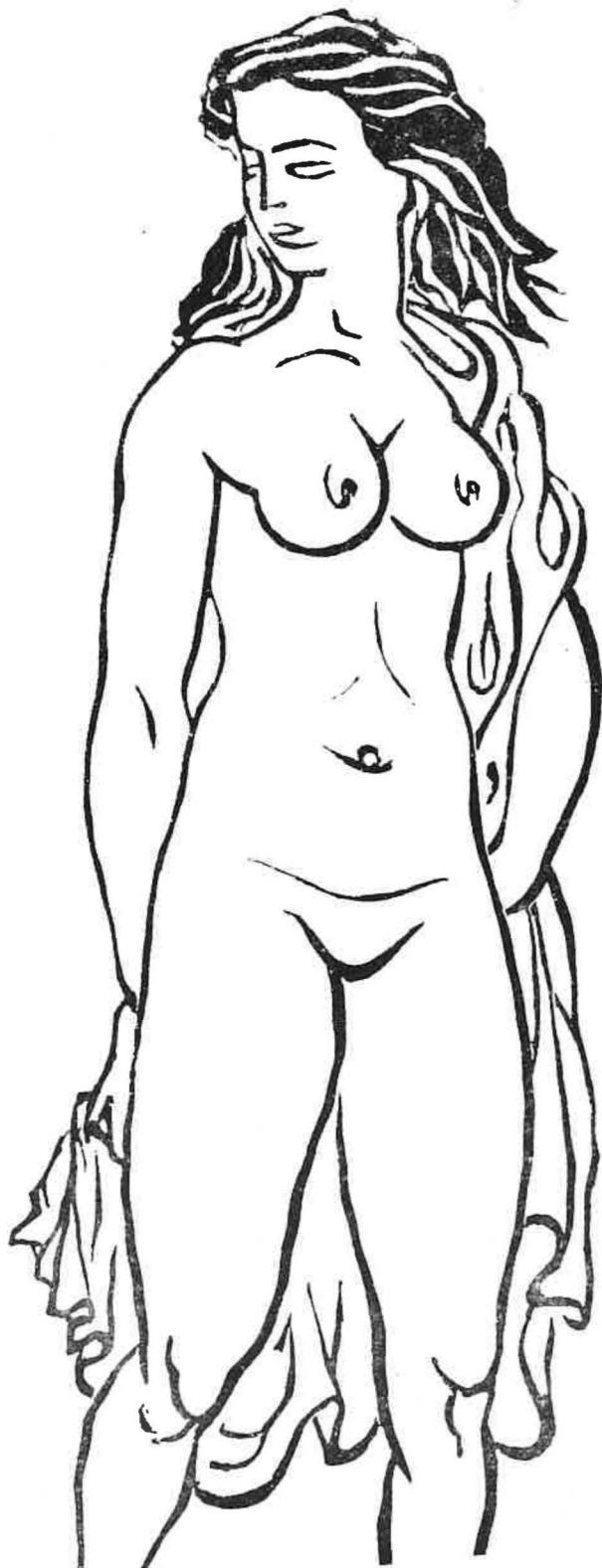
Il y a en tout environ une centaine de présents, l'effectif de la « Commune ». Tantôt l'un ou l'autre verse de l'eau chaude sur un ami ou une amie et lui frotte le dos avec des poignées de feuillage.

Le demi-silence n'est pas celui, empêché, d'une église. Les voisins s'entretiennent pas figées. On rit ou on sourit, mais avec tact, sans contrainte, les figures sont gaies et non C'est plutôt l'atmosphère d'une grande bibliothèque, par exemple de Sainte-Geneviève le soir, bourrée d'étudiants sérieux mais aimables.

De temps en temps, un petit groupe va dans une chapelle latérale... pardon, dans une autre pièce attenante où ruisselle de l'eau glacée. Ils s'y douchent et rentrent se cuire.

Cette étrange baignade a duré une demi-heure. C'était déjà un « sauna ».

Peu à peu, sans se rhabiller, les membres de la « Commune » quittent l'espèce de hammam où ils viennent de se purifier longuement. Nous les suivons et bientôt nous nous trouvons tous dans une sorte de crique en amphithéâtre dont le sable a été chauffé toute la journée par le soleil.



Contemplation collective du nombril universel



O N s'assied par terre en demi-cercles.
Tout le monde est nu.

Le vieux Gustae, semblable à un patriarce, nu également, sort un des derniers du bain et s'accroupit au milieu de nous.

Un silence total plane.

L'Assemblée des Nus.

Cette assemblée de gars et de filles totalement nus est un spectacle bien étrange. Ils sont tous bronzés et l'impression est un peu celle d'un palabre dans un village nègre.

Oui, mais je n'ai jamais été dans un village nègre. Mon village, c'est le Quartier Latin. Et je mentirais en disant que dans ce premier contact avec les nudistes je n'ai pas regardé avidement mes compagnes. Je détaillais surtout leurs bustes. Quant à leurs sexes, leur uniformité pileuse lasse en quelques instants la curiosité.

Dans une foule de corps féminins nus et bronzés, aucune imagination, si dévergondée soit-elle, ne peut trouver de poses voluptueuses : c'est bien connu des coloniaux, des gymnosophes et des habitués de l'île du Levant. Au bout de très peu de temps, ce spectacle n'est pas plus sexuel qu'un conseil de révision.

Le Vieux, assis, dit :

« — Nous avons aujourd'hui dix Oiseaux Migrateurs de passage et un nouveau compagnon. Qu'ils soient les bienvenus.

« Passant, utilisez les quelques heures de votre présence à faire un retour sur vous-même. Retournés chez vous, ne dites pas ce que vous avez vu, Vous n'avez rien vu, il n'y a rien à voir. Dites ce que vous avez ressenti en vous-même, si vous êtes capables d'en ressentir quelque chose ».

Là-dessus, il se lève et se tourne vers le soleil couchant. Le Service commence dont parlaient les revues que je recevais à Paris. Les bras se tendent vers le ciel et chacun reproduit cette figure que j'ai vue partout chez les Oiseaux Migrateurs et auxquelles je n'attribuais tout d'abord aucun sens. Un être en ombres chinoises, les bras levés vers le ciel.

« — *Per aspera ad astra* », dit le Vieux. (En latin : élevons-nous par les chemins pénibles vers les étoiles).

« — *Per aspera ad astra* », reprend la foule en chœur.

D'où je suis placé, je vois à ma gauche une rangée de filles et de garçons de face, et à ma droite, un groupe qui me tourne le dos.

Ce n'est pas désagréable. Quant je pense que si je n'avais pas découvert ces revues, je serais à cet instant à me morfondre à Paris en pleine cénicule.

Tout le monde se rassied, les jambes croisées dans la position du scribe accroupi.

Le vieux, qui est resté debout, fait alors un long speech où il est question à la fois de Zarathoustra et de Gandhi.

A la fin, tout le monde se lève à nouveau, les bras vers le ciel. On répète en chœur : « *Per aspera ad astra* », puis de nouveau on se rassied.

Maintenant se dresse un gars qui a l'air d'un homme des bois. Il fait une confession fumeuse où il parle de l'Inde, du mal aux dents, de l'île de Bâli, du sexe rédempté.

Il se rassied. Jamais d'applaudissements : ils sont strictement bannis dans tout ce « mouvement de jeunesse ».

Ensuite, une jeune mère se lève, tenant son bébé. Elle le presse contre sa poitrine. Ses longs cheveux en bandeaux tombent sur ses épaules. Le haut du corps est difforme. Son ventre strié de vergetures. Ses poils rares et roussâtres inspirent la pitié.

Elle parle de l'amour, de la continuité de l'idée, de la métempsychose, de la maternité..

Finalement, le vieux et tous les assistants se lèvent à nouveau, tendant les bras vers le ciel, disent : « *Per aspera ad astra* » et on retourne par petits groupes aux vestiaires. On se rhabille sommairement et on passe dans le réfectoire.



À la soupe !

À la soupe !



ANNA et moi nous avons une faim de loup.

Arrive tout d'abord une soupe couleur d'encre avec des croûtes de pain. Le goût en est indécis, plutôt âpre. Bref, de l'encre très diluée.

Anna s'en purlèche.

— C'est du sureau, dit-elle.

Vous connaissez ces arbustes sauvages qui portent de petites grappes noires auxquelles, chez nous, on ne toucherait pas pour un empire, de peur d'être empoisonné. On en fait outre-Rhin une soupe très estimée. Moi, j'aurais avalé des couleuvres pour ne pas me faire remarquer. Je trouvais pourtant que ce sureau était un peu insipide.

Voici ensuite un pâté de fruits. C'est un mélange de toutes sortes d'espèces molles, groseilles, pêches, fraises, etc...

Tout le monde s'en bourre en mastiquant lentement et en s'entretenant gaiement mais à voix basse.

Enfin, nous sommes gratifiés d'un dessert somptueux : d'énormes tartes aux oignons.

Personnellement, j'aurais plutôt mis les oignons dans la soupe et la purée de poires et pommes à la fin, mais ce n'est qu'un détail et comme chacun des convives, je me lève de table parfaitement repu.

Dehors, la nuit est tombée, une lumineuse nuit d'été. Des groupes se forment dans les clairières et en avant les guitares ! Tout le folklore y passe, que je commence à bien connaître, y compris les chants en dialecte friso-mélancoliques et moyenageux.

**Het waten twee Küniges kinner
De hadden enaner so leef..**

**Il y avait deux enfants royaux
Qui s'aimaient tendrement..**

Le lendemain matin, un coup de gong et tout le monde s'en va défiler devant un guichet de la cuisine où on recueille un quart de soupe aux fruits et aux baies avec un bout de pain noir, d'une franche couleur d'ébène et d'un excellent goût mielleux. C'est le fameux « pumpernickel ».

Nous rencontrons enfin notre grand blond dans un sentier. Il a trouvé un filon. Il travaille avec le Vieux. Nous sommes surpris de sa chance et le suivons dans l'atelier de Gustave qui est dans le bâtiment cubiste.



Sculpture d'Avant-Garde

Le vieux Gustave est sculpteur. Du moins, son activité semble s'apparenter à la sculpture, ce qui ne l'empêche pas d'écrire des vers, de composer des hymnes, d'écrire des bouquins dont on s'arrache les tirages restreints. Quant à sa sculpture, elle est nettement folkloro-symbolisto-cubiste. Tantôt ce sont des volutes autour d'un sexe immense agrémenté d'une nuée de seins dégoulinants — et ça s'appelle « maternité », tantôt, ce sont de très beaux essais de poteries, d'amphores, cuites d'une façon peu orthodoxe, ce qui donne des marbrures inattendues.

En choisissant comme assistant le grand ferronnier, le Vieux semble avoir une certaine suite dans les idées, car il s'est probablement dit que la matière « fer » rénoverait ses essais.

La journée de travail a été féconde. La nouvelle œuvre du Vieux à laquelle le ferronnier a collaboré est une sorte de brouette en fil de fer, fichée verticalement dans un bloc d'argile. Il paraît que c'est un Christ.

Plus tard, nous faisons la connaissance de gentilles filles qui tissent à la main des marinières. J'en achète une pour Anna qui pleure de joie. Je lui dois bien cela, si pauvre que je sois. Elle est pour moi le Sésame qui m'ouvre ce monde féérique.

Le lendemain, nous reprenons la route, accompagnés cette fois d'une fille brune, petite et dodue, qui est Autrichienne. Alors qu'il n'y a jamais rien eu entre Anna et moi, la jeune Autrichienne par contre m'émeut. Elle s'appelle Emmy et me laissera, par la suite, de romantiques souvenirs. Elle viendra même me voir à Paris. Puis, poussée, par cet obscur esprit de migration des Germains, elle partira un jour pour l'Australie, voyageuse dans le néant, perdue à tout jamais.

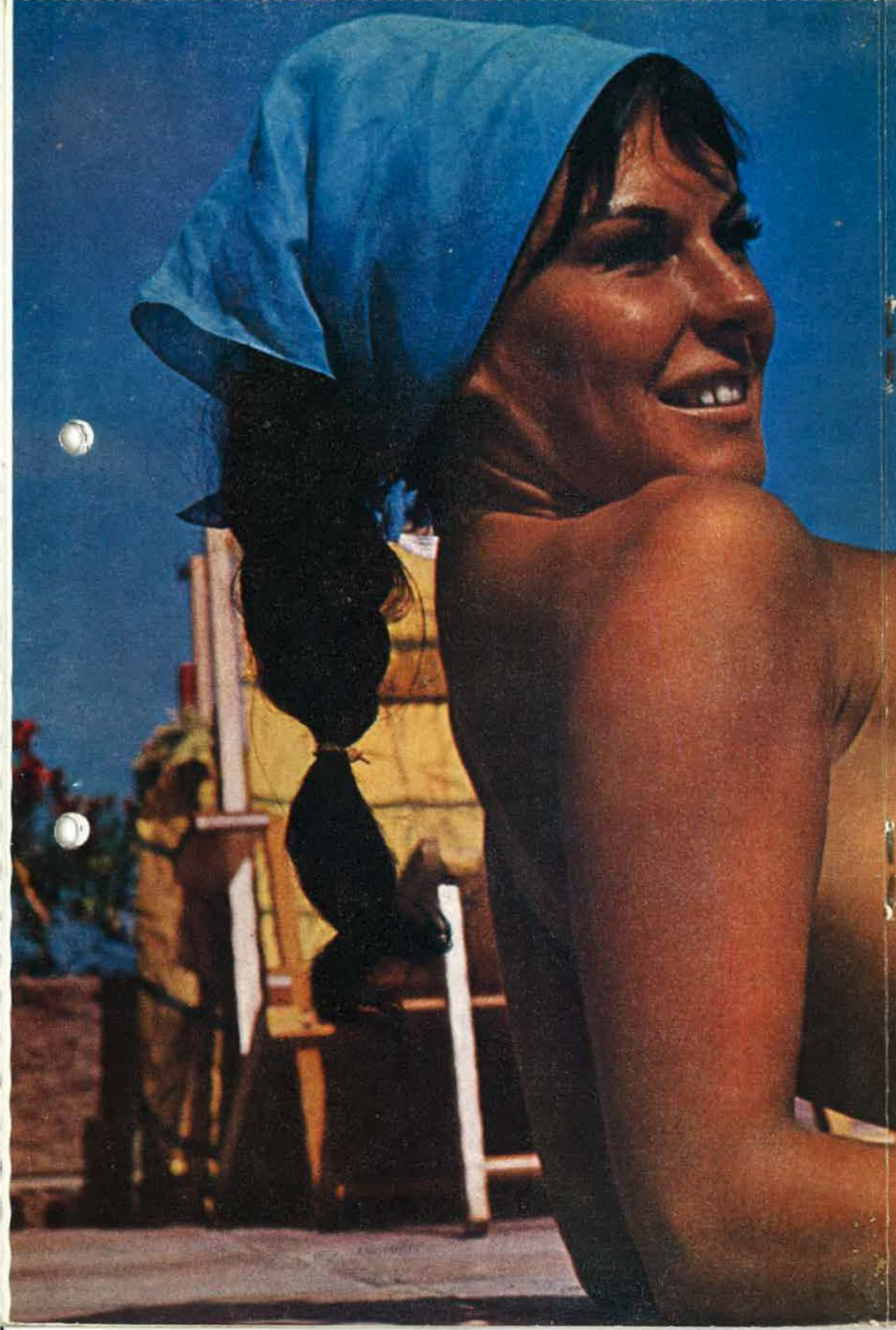
Après deux jours de marche et une journée de chemin de fer, nous arrivons à la côte Ouest du Danemark.

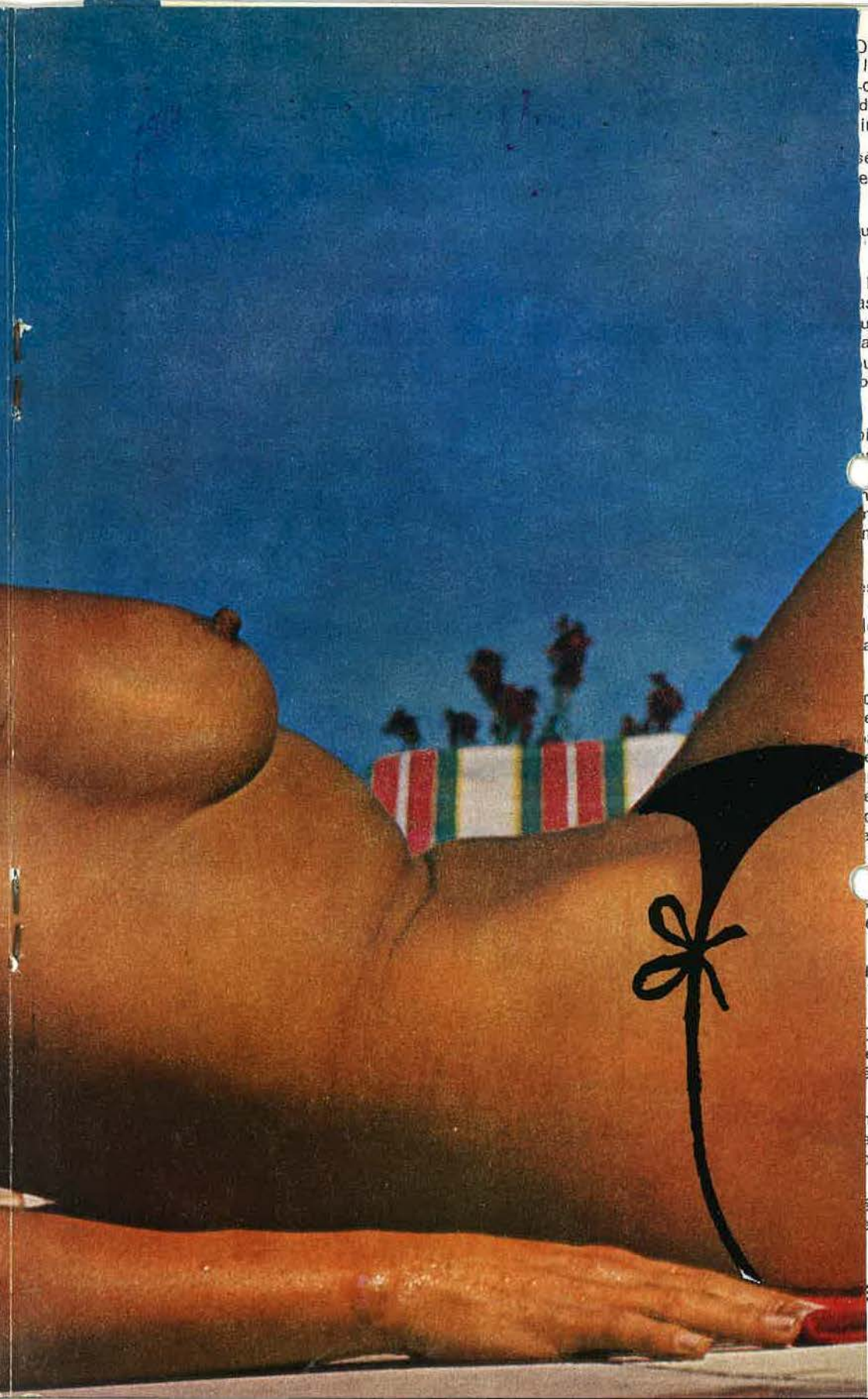
La mer y est une lagune plate et angoissante comme un lac de plomb.

Juste avant la frontière danoise, à 13 km. de la côte, encore dans les eaux allemandes, se profile l'île Promise : Sylt.

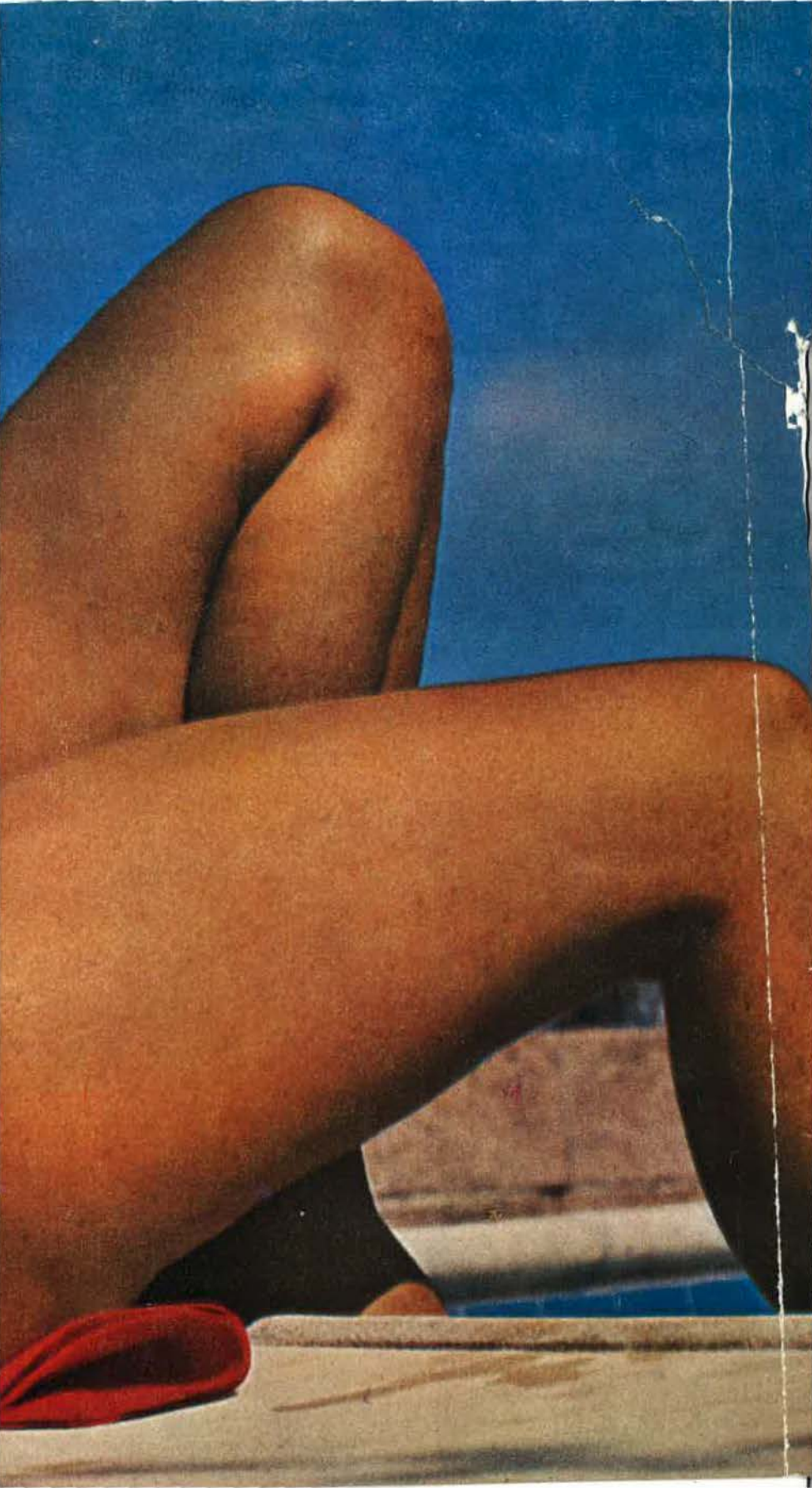








Di-
le
-ci
de
ir.
sè-
en
us
la
as-
un
ai-
ur
or-
oin
est
nt,
ne
ne
est
a
lo-
au
où
es
ar
ec
rs
ée
ou
es-
et
é-
ec
qui
té
Di-
en
es.
ns,
an-
bis
ée,
en-
33







Sylt !

terre promise



A cette époque, Sylt n'était pas encore ce qu'elle est devenue aujourd'hui, la Mecque des Nudistes allemands et nordiques où, durant la belle saison, on marche littéralement sur des corps nus. A l'époque pré-hitlérienne dont je parle, en ces temps héroïques des débuts du nudisme, Sylt n'était connue que des initiés.

On n'y allait pas pour trouver quelque chose. De bouche à oreille, le bruit se répandait seulement que le coin était délicieux, tranquille, loin des circuits estivants et qu'on pouvait y séjourner en toute liberté dans un silence bienfaisant.

Nous débarquons donc tous trois le cœur plein de poésie sur cette île prometteuse. Elle est plate et étroite, mais elle est longue d'une cinquantaine de kilomètres. Le principal bourg est entouré d'une véritable forêt d'aubépines. Nous ne nous y arrêtons pas mais fonçons vers un village de pêcheurs qui porte le doux nom de Klappholtal.

Nous voici dans le saint des saints. C'est un groupe de baraques en bois où est installée une sorte de station expérimentale pour la réforme pédagogique.

Nous prenons une carte d'abonnement dans une baraque, qui nous donne droit au dortoir et au réfectoire pour quelques jours.

Personne ne s'occupe de personne.

Si les premiers nudistes parmi les Oiseaux Migrateurs viennent ici, ce n'est pas le fait des organisateurs des baraques. Ceux-ci mettent seulement à peu de frais, ce relais de vacances à la disposition de qui veut y venir.

La petite Autrichienne boulotte possède de une guitare, de sorte que notre groupe n'en sera pas privé, Dieu soit loué !

L'atmosphère est tout de même plus familière qu'à la « Commune ».

Nous montons une tente à trois sur la plage pour avoir, durant la journée, un petit rassemblement, une petite surface d'ombre et un écran contre le vent du large qui est parfois agréable. Il est interdit en effet de traîner autour des baraquements ou de rester vautrés au dortoir toute la journée.

En tout, il peut y avoir, sur ce coin perdu, deux cents personnes. Tout le monde est éparpillé. Ceux qui vivent nus ne cherchent à se rassembler en grandes masses. Ils vivent, sans le savoir, dans la préhistoire du nudisme qui n'est pas encore une église, un but, une organisation administrative.

Ils sont à Sylt parce que la mer y est délicieuse, le sable abondant, parce qu'il y a des villages pittoresques de pêcheurs, une flore extraordinaire et une débauche unique au monde d'aubépines.

Pour l'instant, sur le désert de sable où nous sommes, nous ne voyons que quelques groupes formés. L'un d'entre eux est conduit par une femme professeur de gymnastique qui, avec ses élèves monitrices, passe ici quelques jours de vacances. Celles-ci vivent toute la journée entre elles, se baignent de temps en temps ou font de la culture physique complètement nues.

Il y a aussi quelques instituteurs et institutrices avec de petits groupes mixtes de enfants qui doivent appartenir à des établissements de recherches pédagogiques et qui, avec leurs groupes, se baignent également nus.

Il y a des scouts et des filles scouts qui ne pratiquent pas la nudité mais que la nudité des autres ne semble intéresser nullement.

Et enfin, il y a une cinquantaine d'Oiseaux Migrateurs libres, qui se fréquentent en voisins par petits groupes selon les affinités. Mais cela ne crée aucun obligation grégaire.

Donc me voilà, garçon de dix-neuf ans, avec deux camarades filles d'une vingtaine d'années, à bavarder tout le long du jour, tous trois nus au bord de la mer, à côté d'une tente.

Emmy est rondelette mais très musclée, Anna est une sauterelle maigre et sous-alimentée, moi j'ai l'air d'un chat efflanqué.

Nous ne sommes pas travaillés par le sexe. Autant à Paris, un stupide après-midi au Quartier Latin me rendait tout chose au contact des midinettes, autant ces tranquilles journées au soleil nu avec deux filles nues, du même niveau intellectuel que moi, me plongent dans un bien-être équilibré.

Emmy était danseuse de son état, et l'Allemagne à cette époque avait le culte de la danse, qui était considérée comme un métier extrêmement intellectuel tout autant que celui de violoniste ou de pianiste.

Ce fut par Emmy que je découvris le vrai monde de Terpsychore.

A propos d'Isadora Duncan et du nudisme, il me revient à l'esprit une anecdote. Rodin, au début du siècle, faisait danser Isadora nue dans un jardin où il avait son atelier. J'imagine que le vieux Rodin, légèrement blasé à son âge sur les charmes féminins, n'y voyait ni messe noire ni pornographie ! Cependant des voisins, qui se donnaient sans doute beaucoup de mal pour ne rien perdre du spectacle, se prétendirent choqués. La police s'en émut et un procès-verbal ainsi conçu fut dressé :

« Étant donné que le sieur Rodin, se disant sculpteur, et la fille Isadora Duncan, se disant danseuse, furent surpris dans un jardin, où, sous prétexte d'art, le sieur Rodin faisait poser et danser nue la fille Isadora Duncan, etc.. »

Mais, revenons à nos nudistes germaniques.

La jeune Emmy avait donc passé par le Cercle Constructif de Weimar pour y apprendre la décoration théâtrale et la musique, puis avait été élève de la célèbre école de danse de Hellerau.

Ce fut une révélation pour moi.

Les jours à Sylt devinrent grâce à la danse un enchantement. Emmy nous initia, Anna et moi, à la rythmique. Toute la journée nous nous exerçons. Emmy, qui était assez forte et en souffrait énormément, cherchait à maigrir. Quelques autres filles et garçons, Oiseaux Migrateurs, aussi nus que nous, vinrent se joindre à notre groupe.

Quinze jours plus tôt, j'arpentais le Boul' Mich'. Aujourd'hui, j'étais en train de faire des pointes, des « ponts », des « roues », des

sauts acrobatiques à la frontière du Danemark, devant une mer sauvage, au milieu d'un groupe de filles et garçons, aussi nus qu'Adam et Eve, au son d'un luth, (ce que je prenais pour une guitare, erreur risible pour les passionnées de folklore qu'étaient mes compagnes, était en réalité un luth au ventre rebondi et au son plein) et je trouvais cela tout naturel.

**

En septembre, nous nous sommes retrouvés tous les trois à Berlin où le travail recommençait pour Anna et les cours pour Emmy.

Emmy, en effet, suivait maintenant les cours de danse d'une école de Berlin dont je ne me rappelle plus le nom mais qui devait être une succursale de celle que Dora Menzler avait fondée près de Leipzig et où les élèves dansaient complètement nus. Elle m'y introduisit et j'y devins moi-même un élève assidu.

Il y avait trois ou quatre garçons pour une vingtaine de filles. La salle ressemblait à toutes les salles de rythmique du monde, grande, haute, bien aérée, recouverte d'un tapis de corde pour ne pas glisser. Dans un coin, un plano, dont on ne se servait que pour étudier les figures de danse, car les exercices se faisaient sans musique contrairement à la méthode Dalcroze.

On y travaillait dur et on ne faisait strictement pas attention à la nudité. Certes, toutes les formes de sexes, de poitrines et de ventres étaient représentées.

Mais pour nous et plus particulièrement pour moi qui avais franchi depuis longtemps — depuis plus d'un mois — le stade de petit bourgeois, l'absence de vêtements me semblait seulement commode. Quoi de plus gênant en effet que de faire des exercices violents et rythmiques et d'acrobatie, avec un soutien-gorge qui étouffe les filles ou un slip dont les élastiques craquent ou vous entrent dans les chairs lorsqu'on fait les pieds au mur et des sauts désarticulés à la Nijinsky.

Ce fut là mon premier contact avec la nudité collective **intra muros**.

En tous cas, mes impressions de nudisme, à Berlin, aux temps héroïques, étaient pures de toute tentation sexuelle. Justement parce que la nudité dans cette école de rythmique, n'était pas un but en soi.



Retour au

● bercail

LORSQUE je revins à Paris, j'étais tout feu tout flamme pour acclimater chez nous mes découvertes !

Quand je recevais mes meilleurs amis de ma mansarde, je les restaurais de flocons de céréales crus à l'eau froide avec sucre et cacao.

Je leur chantais tout mon répertoire du Moyen-Age. J'avais acheté une guitare et m'y adonnais.

« Petite sœur, petite sœur, quand rentrons-nous à la maison ?

— Demain, lorsque le coq chantera, nous rentrerons.

— Petite sœur, petite sœur, tu es toute vacillante.

— Petit frère conduis-moi, je veux reposer sous terre ».

J'exultais, mais eux, ils ne s'emballaient médiocrement. L'un, comme moi, faisait des maths, l'autre son P.C.B., le troisième terminait son Droit. Le Nature ne les attirait guère. Cependant, l'histoire des filles nues leur semblait tout de même une idée à creuser.

Un beau jour, le juriste amena triomphant une jeune Danoise nommée Selma qui venait d'arriver à Paris pour s'inscrire à la même faculté que lui. Elle connaissait l'Allemagne à fond, était nudiste depuis belle lurette et fut délirante de joie en apprenant que j'avais goûté des Oiseaux Migrateurs.

Elle était grande, blonde et quelque peu couperosée. Elle sentait l'andouillette. On devint tout de suite bon copains. Tous les cinq,

on se promit de faire un vrai groupe et de passer des vacances naturistes ensemble l'été suivant.

En attendant, les cours nous absorbaient trop les uns et les autres pour songer à organiser quoi que ce soit. Mais dès le printemps, l'initiation commença.

Sous l'impulsion de Selma, on essaya de grandes balades.

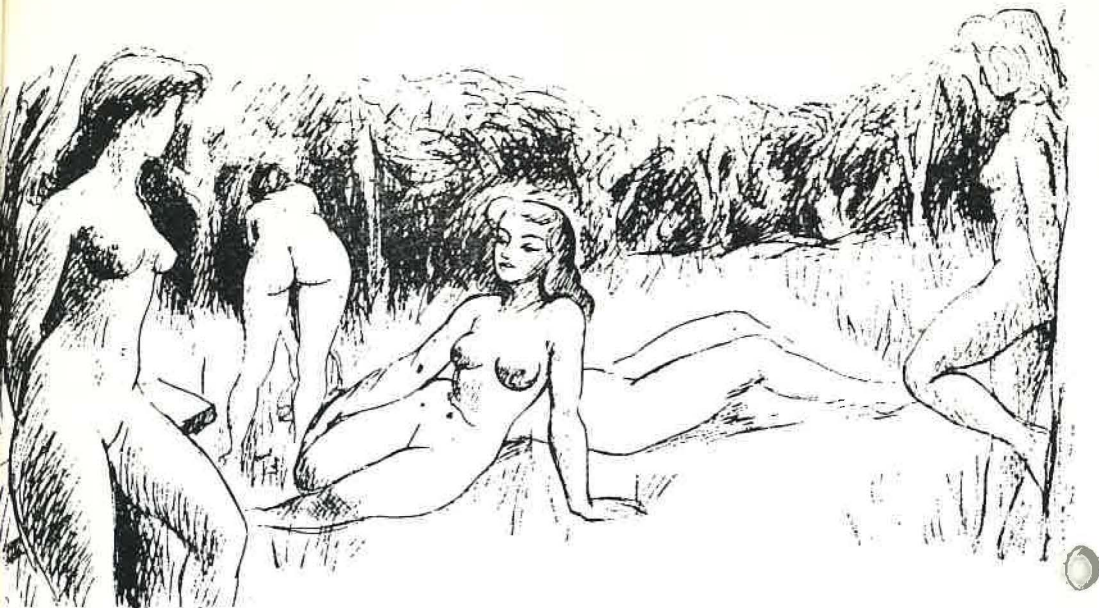
La première fois, on partit à pied un samedi matin dans la direction de Poissy. Nous voulions voir ce qui se passait à Villennes, dont on commençait à parler beaucoup.

Selma nous fit partir au chant du coq. Pour Gustave-Henri, le matheux, Jacques, le pécébiste, et moi, cela convenait parfaitement. D'ailleurs, il ne nous déplaisait pas qu'une fille vint nous tirer du lit à cinq heures du matin, rien que pour voir la tête des concierges.

Mais Christian, le juriste, voulait un certain décorum. Il habitait avec sa mère, du côté de la place Clichy et avait proposé que nous prenions un petit déjeuner chez lui en passant.

Selma n'aimait guère ce genre de complication. En tout cas, à l'aube, nous frappons tous quatre chez Christian. Une vieille dame habillée de pied en cap, poudrée, talons hauts, bagues, collier, coiffure compliquée, vient nous ouvrir et hop là ! Nous voilà refaits en culottes courtes. Plus moyen de nous dépêtrer.

Il est neuf heures bien passées quand nous nous retrouvons dans la rue. Selma a hérité de trois cache-cols entortillés de force l'un sur l'autre, d'une couverture, d'un galurin en paille avec une longue épingle passée au travers, des mitaines et d'un manteau noir à manches-gigot. Gustave-Henri qui est petit avec des cheveux tout frisottés traîne les caoutchoucs galoches du feu père de Christian, trois pointures trop grandes, un filet à provisions où sont bourrés deux oreillers et un pull-over troué. Jacques, large d'épaules, avec trois jolis petits poils de moustache à faire pâmer les infirmières, s'est trouvé inopinément nanti d'un parapluie, d'une paire de lunettes contre le soleil, d'un pardessus à basques et d'un petit édreton



iaune empilés sur son havresac. Quant à Christian, sa mère lui a remis la surprise qu'elle nous destine collectivement, un carton à chapeau amoureux bourré durant la nuit de sandwiches pour huit jours, trois kilos de bananes, un poulet froid, des assiettes, une bouteille de Vichy et un pain de Gênes.

Comme Christian est long et fluet, il tient son paquet à bras le corps sur son ventre matelassé par une énorme ceinture en flanelle.

Pour ma part je n'ai pu refuser une paire de pantoufles, un chapeau à bords roulés et trois tomes dépareillés d'Alexandre Dumas.

Nous sortons par la porte Saint-Ouen et longeons les Pucés. Au premier Arabe que nous rencontrons accroupi devant un tas de chiffons, nous offrons tout le bazar, moins le carton à chapeau que Selma lui arrache précipitamment des mains.

L'argent empoché, nous allons quelques pas plus loin vider nos querelles au sujet des victuailles. Christian trépigne. Nous avons les ventres bourrés à éclater, — c'est vrai, — et si Selma veut garder un garde-manger, qu'elle le trimbale elle-même ; pour l'instant rien que la

vue du poulet le fait tourner de l'œil. Il faut avouer qu'après le veau, les rillettes, le chocolat que nous venons de manger, sans compter le potage-minute et la semoule, nous n'en pouvons plus...

Mais toute femme, même danoise, même nudiste, a dans son cœur une fourmi qui ne dort que d'un œil. Elle nous convainc et nous nous répartissons selon nos forces le contenu du carton à chapeau, en décidant cependant de sacrifier la bouteille de Vichy dont personne ne veut se charger. Nous la laissons donc sur place et nous nous mettons en route, cette fois tout joyeux.

Au bout de cent mètres un moutard galope après nous en brandissant la bouteille de Vichy :

— M'man dit de vous rapporter ça, que vous avez oublié.

Le sort nous accable. Je prends la bouteille, déjà tiède, sous le bras.

— M'man dit que vous me donnerez des sous pour ma bonne action.

Nous marchons bon train vers Poissy.

— Cet après-midi, on sera chez les nudistes, dit Gustave-Henri, tout guilleret.

C'est ainsi qu'à Paris on appelle les Durville, qui viennent de fonder un stade naturiste à Villennes, sur une île de la Seine. C'est probablement le premier en France et il n'est ni de près ni de loin nudiste, mais enfin c'est déjà un sérieux progrès pour le public par rapport aux dimanches passés sur la Marne en bretelles et faux-cols.

Les kilomètres s'allongent sur la route nationale. Vers midi, personne n'a faim. Nous chipotons mollement un bout de poulet.

La fin de l'après-midi nous trouve muets et poussiéreux, traînant les pieds en vue de Poissy. Sur une hauteur s'ouvre une propriété toute embroussaillée, à la clôture en ruine. Au fond, dans les bois, une longue bâtisse à ras de terre. On dirait une ferme abandonnée, recouverte de fleurs grimpantes. A bout de forces, nous y entrons.

Une forte dame d'un certain âge, en négligé taché de peinture, nous accueille. Elle a un terrible accent américain. Elle est suivie par une jeune bonne manifestement idiote.

— Soif ? Mais bien sûr, on va leur donner à boire ! Ou'ils sont mignons, ces garçons ! Et vous la belle jeune fille. Oh ! quels splendides cheveux blonds ! D'où êtes-vous ? Danoise !

Elle ne se tient pas de joie, embrasse Selma.

Nous voilà devant du lait, de l'orangeade, dans une grande pièce fraîche en désordre.

— La vieille a l'air un peu dingue, mais elle est tout de même gentille, souffle Jacques.

On fait vite connaissance. C'est la veuve d'un major américain, tué dans la guerre 1914-1918. Elle est peintre, riche et bohème. Nous lui plaisons énormément. Oiseaux Migrateurs, nudistes en herbe, vous parlez si ça lui dit. Elle est aux anges.

Elle nous pousse dans une autre pièce, c'est un grand atelier avec un fouillis de

toiles et de chevalets. Partout traînent de grandes ébauches de la jeune idiote nue.

— Si vous voulez, dit-elle, je vais faire des esquisses de vous tous en groupe jusqu'au dîner. Vous passerez la nuit ici, j'ai de quoi vous loger !

Elle s'affaire, tire des cartons, des feuilles, des fusains.

— Allez, allez, vite, nous avons encore du jour, déshabillez-vous donc.

Voilà comment nous nous sommes trouvés nus tous les cinq ensemble pour la première fois.

Selma s'en fichait totalement. Gustave-Henri, Jacques et Christian se régalaient. Moi aussi j'étais bien content. Ce début était moins gênant.

Tard dans la soirée, on dîne copieusement, un civet de lapin relevé, des petits vins à flot, des anisettes... Selma se fait résignée.

Ensuite, la dame met des disques, surtout des biguines, et on danse longtemps en s'amusant très fort. La peintresse est intarisable. Elle connaît naturellement le Danemark et assourdit Selma de compiments. Elle a aussi visité l'Égypte et l'Algérie.

Vers minuit, on se répartit dans les lits. Selma est logée dans un appartement contigu à la chambre de la dame. Nous nous installons sur les divans effondrés de l'atelier.

Le décor de tous ces « nus » et peut-être aussi le civet épicé, les anisettes, les biguines nous empêchent un peu de dormir, surtout Jacques qui commence à nous raconter les histoires de P.C.B. Mais Gustave-Henri, le matheux, de complexion moins sanguine, crie bientôt : « Silence ! ». Et nous nous endormons, recrus de fatigue.

Brusquement, nous sommes réveillés par un violent bruit de voix, les portes claquent, Selma entre en trombe hors d'elle.

L'aube pointe à peine, il doit être quatre ou cinq heures.

— Allez, ouste, les garçons, debout, on file ; tout de suite. Intenable. Je vous expliquerai. Vite, vite.

On s'habille sans réfléchir, abrutis de sommeil.

— Et Jacques ! Où est Jacques ?

— Ça alors !

Nous faisons des yeux ronds.

— Il est peut-être aux waters ?

Selma sort dans le jardin et galope autour de la maison en criant : Jacques ! Jacques !

Alors, celui-ci apparaît en traînant les pieds.

— Chut ! Bande d'idiots ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Bientôt, nous voilà baillant et grelottant sur la route dans le jour naissant.

Il n'y avait pas grand-chose à expliquer. La dame avait eu un comportement nocturne qui n'était du goût de Selma. A la fin, Selma lui avait donné une gifle et s'était sauvée en l'injuriant.

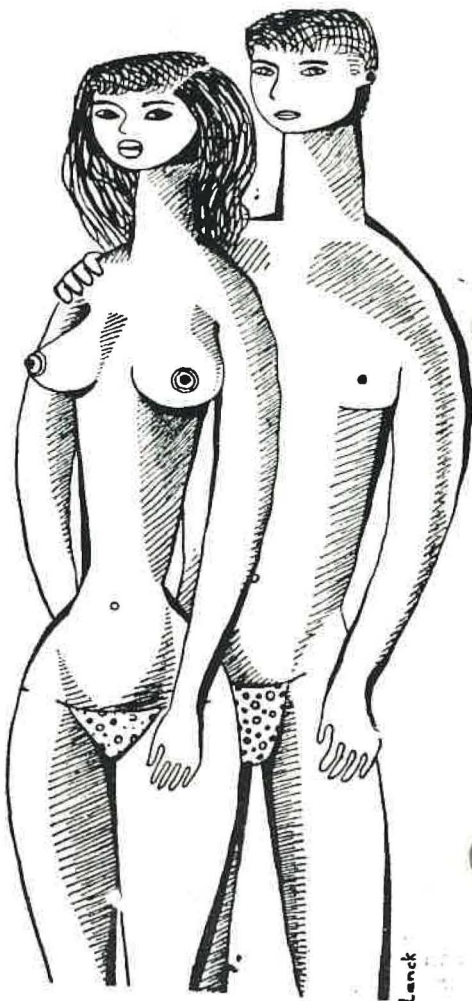
— A chacun ses goûts, dit Jacques en ajustant son havresac avec des gestes engourdis. Selma a probablement raison. Mais c'est bien dommage pour nous. Et surtout pour moi. Cette petite bonne était très gentille.

Après une heure de marche, nous trouvons un bistrot ouvert à Poissy. Nous y prenons un petit déjeuner moins copieux que la veille puis nous nous remettons en marche vers Villennes.

— Vous voyez, dit Christian, aujourd'hui, vous ne pouvez pas dire que vous ne démarrez pas au chant du coq.



A Villennes



Nous arrivons en face de l'île. Un passeur nous prend en charge. La Cité-Soleil des Durville n'était pas encore semée comme aujourd'hui de bungalows bien léchés avec des allées tirées au cordeau. Il y avait seulement un grand terrain de jeux, avec ballons et pas mal de monde.

Nous passons la matinée assez gaîment. Puis nous nageons autour de l'île. Aussi, nous

découvrons une plage, complètement sauvage. Un vrai maquis aux bords escarpés.

L'accès est interdit par force pancartes, ce qui nous incite immédiatement à nous installer et à monter notre tente pour la journée, bien à l'abri des foules.

Voilà donc où se passa notre première journée de nudisme métropolitain.

De temps en temps, nous remettons nos slips pour nous baigner. Le soir, nous retournons par le train.

Le lendemain, Christian nous raconta qu'il avait dit tout à trac à sa mère avoir passé l'après-midi du dimanche tout nu avec Selma toute nue. Elle avait failli se trouver mal.

Alors, il a ajouté que nous étions tous les quatre nus avec Selma.

Ayant raté les uns et les autres quelques examens et Selma suivant le cours de vacances à la Sorbonne pour devenir professeur de français dans son pays, nous sommes tous restés à Paris cet été-là. Emmy est venue se joindre à nous, avec une autre fille allemande. Notre petit groupe passa donc pratiquement sur cette île déserte et interdite les vacances nudistes prévues. On traversait à la nage le petit bras de Seine et ni vus ni connus.

*

EN France, avant la guerre, le naturisme ne s'est développé que lentement. Il y eut tout d'abord la fameuse île de Villennes, sur la Seine près de Paris, où un stade et des bungalows permettaient de sains week-ends dans une atmosphère familiale.

Mais Villennes a un peu vieilli. Un vieux gardien veille féroce à ce que les visiteurs féminins n'enlèvent surtout pas leurs soutien-gorge. L'ambiance y est ce que les Oiseaux Migrateurs appelaient « philistine ». C'est maintenant un lieu de repos très respectable, où la cantine, affermée, vous sert biftecks et frites si vous y tenez.

Outre Villennes, il y avait surtout le Sparta-Club. Ce club assez fermé était à peu près le seul centre du nudisme, avec quelques sections sporadiques en province.

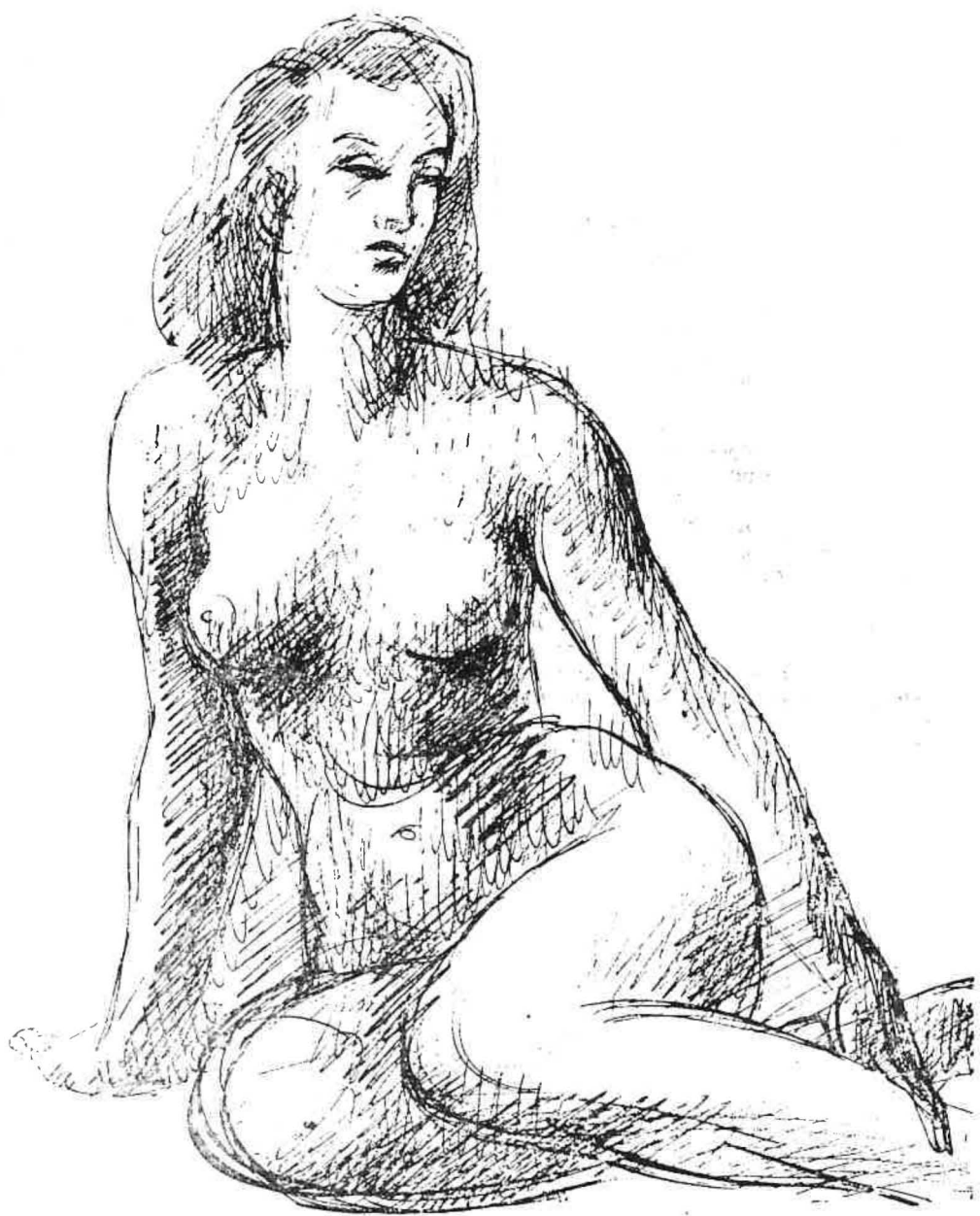
C'est après la Libération que le nudisme a pris en France son véritable essor. Un garçon passionné, Albert Lecocq, kinésithérapeute de métier, et formé à l'école du Sparta, a réussi, grâce à sa ténacité, à mettre debout une Fédération Française de Naturisme.

Cette fédération est un organe administratif, qui essaie de réunir tous les clubs naturistes, de quelque tendance qu'ils soient.

Lecocq lui-même fonda un club, le « Club du Soleil », à Carrières, près de Paris, où le terrain n'est pas très grand, mais l'affluence considérable, ce qui en fait vraiment un club populaire. Du reste, il y a autant de candidats qui attendent leur admission que de membres, car les conditions sont de plus en plus strictes, à cause du manque de place. Le club, par exemple, n'accepte pas les hommes seuls, ni les candidats de moins de trente ans.

L'année dernière Lecocq mourut d'une façon tout à fait inattendue et sa veuve, Christiane Lecocq continue courageusement à administrer le Club du Soleil.

Le Club du Soleil n'est pas le seul. Il y en a bien une demi-douzaine d'autres dans la région parisienne, et beaucoup en province possède un stade. Il s'en crée tous les jours de nouveaux.



Néophytes



Les réactions de la jeunesse évoluée, la première fois qu'elle pénètre dans un club nudiste, sont toujours amusantes.

L'été dernier, j'étais un jour en visite chez de vieux amis, pas du tout modernes, que je n'avais pas vus depuis longtemps, car ayant abandonné leur appartement de Paris à leurs grands enfants, ils habitent le Midi.

Une fille est décoratrice, l'autre employée de bureau, le grand frère, en congé, venait de terminer son stage de jeune officier de la marine marchande, le puîné est un jeune ingénieur qui sort de l'école, le benjamin est au Conservatoire. Ils ont de dix-sept à vingt-six ans.

Le salon était cosu et meublé de vrai Louis XV. Mais la vie quotidienne de cinq enfants en avait fait éclater l'ordonnance. La décoratrice laissait traîner ses tubes de gouache dans un coin, l'ingénieur ses règles à calcul et ses épures dans un autre. Le marin avait apporté des trophées qui s'empilaient un peu partout.

Toute la famille est protestante, mais les frères, surtout l'aîné, sont d'une extrême sévérité avec leurs sœurs. Celles-ci, en âge de se marier, fréquentent souvent des bals mondains, ce qui met les garçons en fureur. Ils racontent immédiatement par lettre aux parents le moindre flirt des filles. Tout le monde s'adore, mais tumultueusement.

J'observe cette jeunesse et je risque :

— Voulez-vous visiter un centre nudiste ?

Les parents sont horrifiés.

— Un quoi ?

— Un centre nudiste.

— André ! je vous croyais bien élevé !

— Je le suis, Madame. Je demande aux enfants s'ils veulent visiter un centre nudiste. Je vous aurais bien invitée également, mais vous repartez demain pour Nice.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le père. Qu'est-ce qu'on y fait ?

— Rien. On nage, on se grille au soleil, on joue au tennis. Tout ça, nu. C'est comme une clinique, si vous voulez, une clinique pour gens qui ne sont pas malades et ne veulent pas le devenir.

Les trois garçons ouvrent de grands yeux. Ils ont certes entendu parler du nudisme, mais n'avaient jamais songé qu'ils pourraient un jour être invités dans un camp.

— On veut bien. Ce doit être amusant... Mais nous, ça n'est peut-être pas obligatoire que nous nous déshabillions ?

Je souris de cette réponse que j'ai entendue cent fois dans la bouche des néophytes.

Puis brusquement, ils jettent des regards foudroyants sur leurs sœurs et décrètent :

« Sans les filles, naturellement ».

Ça aussi, c'est typique.

— Pourquoi diable sans les filles ? dis-je. Vous ne vous baignez jamais à Nice, toutes deux ?

— Si, mais pas nues.

— Parce que les autres ne le sont pas. Si tout le monde l'était...

Mais je n'insiste pas et dis seulement :

— En tout cas, dimanche prochain, je vais à mon club, s'il fait beau. Je pars à huit heures de chez moi. Ceux qui veulent peuvent venir à l'heure du départ.

Le dimanche suivant, à huit heures, je vois arriver mes cinq garçons et filles comme des personnages de Pirandello.

— On a réfléchi. On va vous accompagner à la campagne. Mais nous n'irons pas dans votre camp. Quand vous aurez fini vos dévotions nudistes, vous viendrez nous rejoindre et on s'amusera dans les champs. Ça va ?

— Comme vous voulez.

Nous prenons le train et arrivons dans un petit village. Nous marchons gaîment durant quelques kilomètres. Les filles et les garçons cherchent des yeux, mais sans conviction, un bon coin pour s'arrêter.

Nous voici à la grille du centre nudiste. Ma troupe danse d'un pied sur l'autre.

— Accompagnerez-vous dans la maison. N'ayez aucune crainte, vous ne rencontrerez personne. Ce n'est que plus loin qu'on est nu. Pendant que je me préparerai, nous causerons et conviendrons d'un rendez-vous.

Au fond, c'est exactement cela qu'attendaient mes jeunes amis.

Je sonne. Un guichet s'ouvre. Voyant des visages inconnus, le gardien le referme, nous laisse attendre un petit moment, puis ouvre la porte qu'il referme derrière nous d'une main car de l'autre il tient les cordons du slip qu'il vient visiblement d'enfiler.

Je dis mon nom.

— Ah bon ! dit le gardien, et avant que j'aie pu le prévenir, il enlève son slip et rejoint ses gosses qui jouent nus près de l'entrée.

Les garçons et les filles se tiennent gauchement à l'écart.

— Pardon, je n'avais pas pensé au gardien, dis-je.

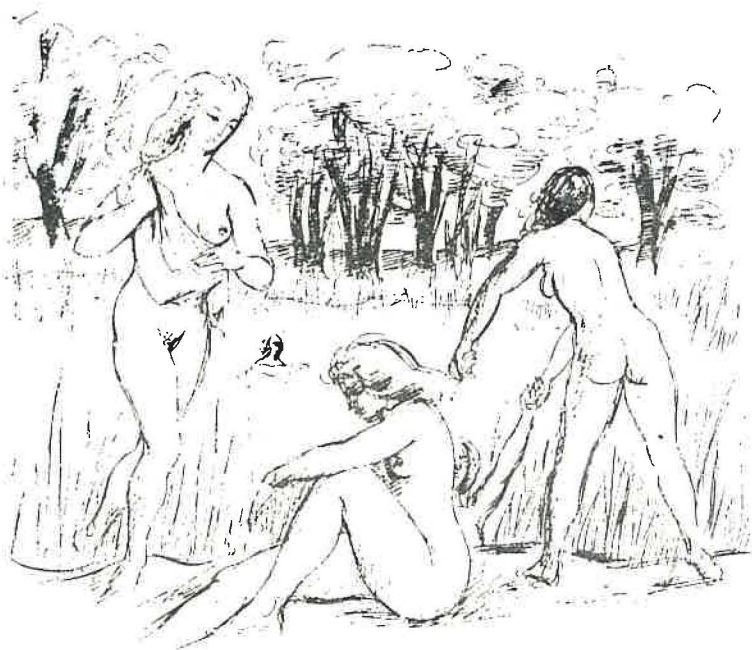
Nous prenons une allée qui mène à une petite maison recouverte de charmille devant laquelle est un patio de style basque.

Je monte avec mes invités au premier étage et pénètre dans un dortoir vide. Je m'assieds sur le bord d'un lit de camp et attends tranquillement la suite des événements.

Les filles et les garçons se dandinent.

— On peut fumer ?

— Mon Dieu oui, ce club n'est pas rigoriste. Il accepte les gens tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être.



— ...Alors, dit une des filles, c'est dans le parc là-bas que vous passez vos dimanches ?

— Oui.

Quelques-uns glissent un œil vers la fenêtre ouverte sur le parc qui s'étend derrière la maison.

On voit de loin la scène si habituelle à nous autres nudistes : de grands espaces avec des groupes joyeux qui se baignent, jouent, sautent ou se grillent les fesses au soleil. A cette distance, c'est à peine si on peut différencier les hommes des femmes, si ce n'est de-ci de-là quelques poitrines surabondantes qui se remarquent sans télescope. Ce sont celles-ci qui retiennent l'attention des garçons. Petit à petit, ils s'accourent à la fenêtre.

Brusquement, la porte s'ouvre et une camarade de club, grande fille bronzée aux longs cheveux blonds, entre en coup de vent, naturellement nue. Elle est toute animée et s'écrie :

— Tiens, bonjour Santerre ! Chouette, vous avez amené deux filles ! Bonjour, bonjour ! On en a justement besoin pour un match de volley-ball. On met les garçons d'un côté, les filles de l'autre. J'espère que nous les battons ! Venez vite, mesdemoiselles.

Elle tire les deux sœurs par le bras, saute, bouscule.

— Allez, ouste ! Déshabillez-vous !

Sans avoir le temps de réfléchir, les deux sœurs sont nues et disparaissent en courant, entraînées par la belle blonde.

Les garçons sont restés muets de stupeur.

— Eh bien, c'est du propre ! On a l'air fin, dit piteusement le benjamin.

— ...Je vous laisse mijoter, dis-je, compatissant. Je reviendrai de temps en temps. Quand vos sœurs auront fini leur match, nous pourrons aller nous installer dans un des champs que nous avons vus en arrivant, si vous voulez.

Je me déshabille rapidement dans un coin et file dans le parc. Selon mon habitude, je commence par en faire le tour en courant pour me dérouiller.



Toujours en courant, j'arrive la piscine, où je plonge avec délice et me trouve nez à nez avec les trois garçons qui émergent sagement comme des bouchons.

J'en aurais juré. Ça aussi c'est le réflexe des néophytes : ils vont toujours directement à la piscine, trouvant dans l'eau une conenance qui leur sert de transition entre leurs habitudes anciennes et la « gymnité » au soleil. (Gymnité est le mot pudique pour nudité).

— Nous prenons juste un petit bain avant de partir. C'aurait été dommage de ne pas profiter de l'occasion...

— Naturellement. Ça vous rafraîchira aussi les idées. Avec toutes ces émotions.

L'aîné me jette un regard torve, cependant que le cadet suit des yeux une bande de fillettes de dix à quinze ans qui se sont emparées d'une de ces roues doubles en tube d'acier, à l'intérieur de laquelle l'une d'elles s'amarré solidement des pieds et des mains, telle une crucifiée. Ses compagnes la font ensuite rouler et la fillette se trouve alternativement la tête en l'air, puis la tête en bas.

A un moment, la roue se coince dans le terrain. La fillette reste la tête en bas et les jambes en l'air dans une position assez dangereuse, car si ses compagnes la défécélaient à cet instant, elle risquerait de se casser les vertèbres cervicales en tombant.

Mon jeune ami bondit hors de l'eau et va délivrer la fillette en la saisissant à bras le corps durant qu'elle est la tête en bas, cependant qu'on la détache. Il est tout joyeux dans ce groupe dont l'âge se rapproche du sien.

Je dis au grand, resté dans l'eau :

— C'est tout de même terrible, l'imoralité qui règne ici !

Il ne trouve pas la plaisanterie à son goût et songe brusquement à ses sœurs en butte probablement à la lubricité d'une bande d'énergumènes.

Il sort précipitamment de l'eau. Nous le suivons dans sa course vers le terrain de volley-ball.

Une troupe de filles dont les poitrines tressautent défend avec courage les chances du clan féminin. Le garçon appelle impérativement ses sœurs :

— Assez ! Venez, on part !

— Mais fiche-nous la paix, idiot, lui lancent-elles.

Dépité, le garçon continue son chemin avec nous.

Nous arrivons dans un groupe de gars bronzés, musclés et huilés qui sont entourés d'autres garçons manifestant bruyamment admiration. Ces « culturistes » ont des corps merveilleux, quoique irréels, tant les muscles se détachent. Ils sont en train d'étudier des poses plastiques, renouvelées des Grecs, pour un concours de beauté masculine.

Un jeune photographe s'affaire, suivi à deux pas par une grosse petite boulotte qui ne le lâche pas d'une semelle et surveille sévèrement ses gestes. C'est le photographe officiel du club.

Quand il en a fini avec les hommes, il galope à travers le camp, son appareil autour du cou, toujours suivi de la petite boulotte suspicieuse. Il bat le rappel de quelques jolies filles et tombe en arrêt devant mes deux jeunes amies qui ont justement terminé le match battues de peu.

— Venez toutes les deux, leur crie-t-il.

Il les entraîne vers un pommier et tambour battant improvise des rondes autour de l'arbre, cependant qu'une fille doit être perchée sur la première branche. Il choisit pour ce rôle une des deux sœurs.

— Ça fera une belle couverture pour la revue du mois prochain !

Le frère des demoiselles, qui est à mes côtés, s'étrangle de fureur. Il crie :


— Mais enfin, Gisèle ! Tu ne vas pas permettre cela ! Paraître nue en photo !

Tout le monde le regarde avec curiosité. On croit qu'il a confondu les titres.

— Mais c'est pour telle revue naturiste, lui explique-t-on.

Je le vois filer en gesticulant vers la piscine, son lieu de refuge, tandis que ses frères me confient :

— On ne s'amuse pas mal du tout dans votre club ! C'est bien plus drôle que de rester entre nous dans un champ !

Bref tous les cinq demeurèrent la journée entière. On mangea au réfectoire après s'être un peu rhabillé, selon la coutume. Au  , l'aîné s'était radouci.


Je vis dans l'après-midi que tous étaient happés par divers groupes fort animés et qu'ils ne se sentaient déjà plus des étrangers.

Lorsqu'on partit le soir, ils avaient échangé leur adresse avec de nombreux amis du même âge.

A Paris, je les raccompagnai un bout de chemin.

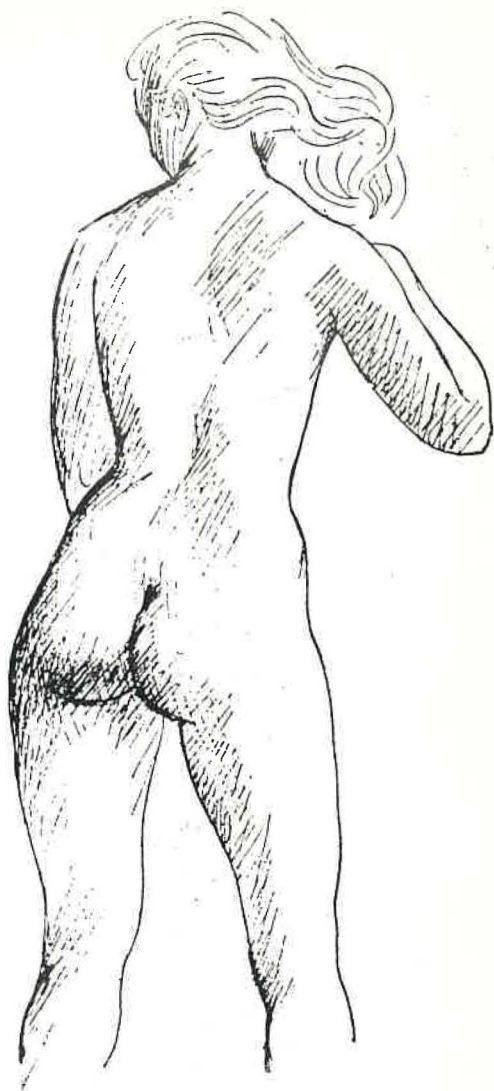
Au moment de la séparation, l'aîné me confia :

— Je crois que nous retournerons avec vous dans votre club nudiste, si vous le permettez.

 Puis, après une petite hésitation :

— Mais je préfère ne pas l'écrire aux parents. De loin ils ne comprendraient pas.

— Vous avez bien raison, mon vieux : de loin, on comprend difficilement ce qui se passe chez nous.



d'Hier à Aujourd'hui

ON appelle Marcel Kienné de Mongeot le pape des nudistes. J'ignore s'il trouve cette dénomination ironique et impertinente. En tout cas, elle est assez impropre. De Mongeot, sans être positivement familier, n'est nullement pontifiant Ni dans ses paroles, ni dans ses écrits. C'est plutôt un combatif.

On a écrit cent fois sa biographie. Il semble avoir commencé des études de médecine, qui furent interrompues par la guerre de 1914-1918, où il combattit comme pilote d'avion. Puis il s'est lancé dans le journalisme, où il débuta dans des feuilles bien pesantes telles que « Le Gaulois ». En tout cas, il n'a sûrement rien d'un self-made man.

Vers 1926, il a inventé le nudisme en France, en ignorant, paraît-il, que celui-ci était déjà à l'état endémique en Allemagne depuis longtemps.

Le problème n'a pas été le même dans les deux pays.

Il y avait en Allemagne une propension dans les mouvements de jeunesse à faire du nudisme.

En France, par contre, il n'y avait comme seul mouvement de jeunesse spontané, que celui des campeurs, qui n'avait aucune propension au nudisme.

De Mongeot n'a, du reste, nullement recruté ses troupes parmi les campeurs et encore moins parmi les scouts montés en graine.

L'historique des premières sections provinciales de nudisme qui se créèrent vers 1930, est typique. Les quatre premières, celles de Strasbourg, Bordeaux, Marseille et Alger naquirent non pas d'une tendance spontanée de la jeunesse à vivre nue au soleil, comme en Allemagne, mais sous l'impulsion de la revue « Vivre » dirigée par de Mongeot.

Ce sont des créations *ex-cathedra* ne réunissant que quelques membres extrêmement puristes, point aussi jeunes que l'étaient les Oiseaux Migrateurs allemands. Surtout des intellectuels, des médecins, des avocats, des professeurs, etc...

LES DELICES DU NATURISME

Numéro hors-série bimestriel double de

LE "NATURISME" (71)

Numéro A - Dépôt légal Février 1971

Nouvelle série

Edition PRO NATURA

6, rue Jean-Viriote - Epinal

Gérant et directeur de publication :
Alain Thirlon.

Imprimerie Coopérative, Epinal

Les dessins de ce numéro sont de René Garcia et de Lank. Les photos sont copyright Humana.

Nous ne vendons ni photos, ni livres, ni albums.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper et à envoyer à

Editions PRO NATURA,

6, rue Jean Viriot (88) Epinal

M. ou Mme

Adresse

Ville et département

Signature :

Ci-joint F en chèque bancaire,
chèque postal ou mandat.

**12 numéros à 4 F plus 4 numéros
hors-série à 5 F.**

1 an 50 F

6 mois 26 F

3 mois 14 F

Envoi exclusivement sous pli fermé.

Envoyer les mandats ou chèques à

Editions PRO NATURA

6, rue Jean Viriot, (88) Epinal

Aucun abonnement pour l'étranger.
Conditions spéciales pour les clubs
naturistes.

Que les dirigeants de clubs
nous écrivent.



Chaque mois les naturistes, et ceux qui veulent se tenir au courant de l'immense mouvement naturiste qui est en plein essor achètent :

LE "NATURISME" (71)

En vente chez les marchands de journaux et dans les gares. Mais demandez-le et ne confondez pas les titres !

(Certains marchands de journaux préfèrent ignorer le mouvement naturiste et étaler la presse légère avec laquelle nous n'avons rien de commun dans leur texte intégral).

Pour ces gens-là, le simple déshabillage ne peut constituer une fin. Or, de Mongeot accommode son nudiste de toute une philosophie émancipatrice dont il va chercher la justification chez les Hindous et les Grecs. Il la nomme « gymnosophie ».

Il s'agit donc d'une discipline très différente de ce naturisme diététique qui n'implique pas le nudisme et qu'ont lancé le docteur Durville, fondateur du stade de Villennes, ou le docteur Carton, personnage passionné de médecine « naturelle » et fort opposé aux réalisations de de Mongeot.

La revue « Vivre », dès sa fondation, montra à satiété du nu intégral en plein air. D'une part pour y habituer le public, d'autre part, pour affirmer sa couleur sans ambiguïté. Inutile de dire que cette revue eut diverses aventures. La vente en fut souvent interdite. Elle fut quelquefois considérée par la police comme une revue légère. Il fallut un jour qu'Herriot intervint lui-même pour faire rapporter un arrêté d'interdiction du préfet du Rhône. Pour la première fois, une personnalité de cette importance eut l'intelligence d'affirmer que le mouvement gymnosopique était précisément une excellente arme contre la salacité.

Le Sparta-Club de de Mongeot a changé maintes fois de résidence. Il est devenu de plus en plus luxueux et se trouva finalement le club le plus confortable de France, et peut-être même du monde entier.

Il était situé à Aigremont, près de Saint-Germain-en-Laye, dans un château entouré d'une magnifique propriété avec une piscine modèle de dimensions olympiques.

Le château était installé d'une façon luxueuse. Les chambres pour le week-end et les vacances étaient pourvues de tout le confort. Au dernier étage, les dortoirs étaient également impeccables.

Derrière le château, un grand parc.

Nous y allâmes souvent, mais hélas, ce club, trop lourd de charges, a disparu.

Le flambeau a été repris par le fameux Club du Château de Barneau, « L'Elan Gymnique » à Soignolles-en-Brie (Seine-et-Marne), tout à fait analogue au « Sparta » comme beauté, et comme atmosphère. C'est le véritable joyau nudiste actuel de la Région Parisienne.

(Le texte ci-dessus, revu et modifié par André Santerre, est composé de quelques extraits partiels des « Mémoires d'un Nudiste », du même auteur, parues chez Denoël, puis rééditées par une revue naturiste et actuellement introuvables depuis longtemps dans leur texte intégral).



